

OMBRES en LUMIÈRES

Michel Murcia

LE FEU SACRÉ

Pierrette Cabré

**VENDANGES
TARDIVES**

Michel Pomme

COPIÉ-CLOWNÉ

Marcel Fourcade

**LA GLOIRE
DE MES FILS**

LE GOÛT DE L'OMBRE

No Eyez On Me	05
L'autre bout du fil	07
La gloire de mes fils	09
La plume du Capitole	11
Second couteau	13
Solidairement vôtre	15
Tout doit disparaître	17
Margot fait le mur	19
Petite main aux doigts Dior	21
Feu sacré	23

UNE OMBRE AU TABLEAU

Première de corvée	25
Very bad tripes	27
Gazon maudit	29
Sévinces sociaux	31
Moteur de recherche	33
La miss d'à côté	35
Vendanges tardives	37

LES LUEURS DE L'OMBRE

Objet Queer Non Identifié	39
La cage dorée	41
Nostalgique anonyme	43
La roue de l'infortune	45
Buzz éclair	47
De l'ovalie au troquet	49
Haut les cœurs	51
Bad dessiné	53
Copié-clowné	55

ÉDITO

Clair-obscur

Quand une personne marche, on ne prête que trop peu d'attention à l'ombre qui la suit. Nul regard pour cet homme allongé dans la rue, pour cette bénévole qui tend un sac. Nulle considération pour les petites mains anonymes, les seconds couteaux ou les abonnés au banc de touche.

À l'heure où quatre milliards de personnes se connectent chaque mois aux réseaux sociaux pour se régaler des égotrip et des gazouillis auto-centrés des influenceurs, l'armée des ombres passe sous les radars. Rétive à la lumière ou incapable de la capturer, la cohorte des invisibles indiffère.

Avec ce magazine, la rédaction a pris le parti d'éclairer ces angles morts médiatiques. La galerie de portraits qui va suivre donne la parole aux voix silencieuses, aux parcours singuliers. « Ombres en lumières » dévoile les histoires de celles et ceux qu'on ne veut pas voir ou qui ne veulent pas être vus.

La rédaction



186 Route de Grenade
31700 Blagnac
05 31 08 70 52
iscpatoulouse@groupe-igs.fr

RÉDACTION

Directrice de la publication : Christine Moisson
Responsable pédagogique : Sophie Arutunian
Rédaction en chef : Nathalie Gathié, Lucas Laberenne, Mathis Fessard
Maquette & exécution : Cédric Serres, Luce Richardot
J3 Promo 2021-2022 : R. Agard, J. Bathurst, C. Blondelle, J. Cazaux, M. Curutchet, T. Duran, E. Ester, M. Fessard, M. Gasparini, E. Gauthier, V. Guilhamet, L. Jean, E. Jordan, L. Laberenne, D. Lacour, E. Lagarde, E. Le Louarn, Y. Lemaire, B. Loubet, L. Lude, H. Martin, V. Pellegrino, J. Pied, E. Poudensan, L. Richardot, E. Salmon, M. Warnau

Création UNE : Enzo Gauthier - Crédit photo : Pixabay / Création 4^e : Jade Pied, Louane Jean

Le goût de l'ombre



© Dorian Lacour

No Eyez On Me

Fana s'épanouit à l'ombre de ses compos. Loin des yeux du grand public, la beatmaker de 32 ans cultive sa différence et son anonymat. Hostile au tout à l'ego qui prévaut dans le monde encore hyper-masculin du rap, elle laisse sa musique parler pour elle.

« *L*a musique m'a construite de A à Z. » Fana donne le ton et parle cash. Elle est artiste, c'est tout. Pas surprenant donc que notre entretien se décline au rythme de sa playlist, composée exclusivement de rap américain qu'elle préfère à sa version française. A Tribe Called Quest, Aminé, Summer Walker et Missy Elliott se relaient pour réchauffer l'atmosphère de son coquet appartement du nord de Toulouse. Un franc sourire illumine son visage, et ses yeux polissons ajoutent aux bonnes vibrations ambiantes.

Depuis 2016, la jeune femme de 32 ans multiplie les collaborations et les projets. La Suisse KT Gorique, le Belge Mata Wangala, le Toulousain Yous MC ou encore la Néerlandaise Starrlight ont rappé sur ses prods. Fana

compose aussi des génériques, participe à des camps musicaux, donne des cours de MAO (musique assistée par ordinateur - Ndlr), et travaille actuellement sur un nouvel EP. Toutes ces activités, qui ne sont qu'un fragment de son œuvre complète, Fana s'applique à les mener incognito. Difficile de trouver trace d'elle sur les moteurs de recherche. Et ça lui convient. « *On m'a proposé plein de lives, de trucs comme ça, mais ça ne m'intéresse pas pour le moment. L'ombre me va très bien, c'est plus intime, ça me correspond mieux* », confie-t-elle dans un souffle.

Bonus Trac

La musique a cueilli Fana au berceau. Ses parents, pour-

tant, n'en écoutaient pas du tout. C'est sa tante globe-trotteuse qui lui ramenait des cassettes du monde entier, et son grand cousin, percussionniste, qui ont fait son éducation musicale. « *J'aurais bien aimé être rappeuse mais je n'écris pas, j'arrive à mettre ce que j'ai en tête dans le son* », admet-elle. À la confrontation avec le public qu'exige la scène, Fana la discrète préfère le retour critique de ses pairs dans l'intimité d'un studio. Rester sous les radars, loin des regards de spectateurs parfois non avertis, voilà ce qu'elle affectionne. « *Je ne valorise pas mon image : plein de gens ne savent même pas que je suis une meuf. Je mets toujours ma musique en avant, et moi derrière* », explique-t-elle avec assurance.

La musicienne aux dreadlocks finement tressées sur le haut du crâne fuit les médias mainstream. Sa lumière à elle, c'est la musique. « Lumière », c'est d'ailleurs ce que signifie son nom d'artiste, en amharique, une langue traditionnelle éthiopienne. Un musicien sénégalais l'a baptisée ainsi il y a quelques années lors d'un voyage. « *On était sur une plage de sable rouge, avec le soleil couchant, un truc idyllique* », se souvient-elle. Depuis, ce nom est devenu le sien. Célébrer l'obscurité et choisir un pseudo qui signifie l'inverse... Cherchez le paradoxe et vous trouverez Fana ! « *Je n'y avais jamais pensé mais c'est vrai que c'est drôle* », sourit celle dont KT Gorique, complice de longue date, vante « *l'oreille musicale de fou* ».

À l'évocation de son amie beatmaker, la Suisse s'enthousiasme : « *Elle est capable de tout faire et, surtout, elle fait de la musique par passion.* » Fana compose avec des images, qui lui font ressentir « *des émotions, des cou-*

leurs ». C'est de cette manière - un peu abstraite pour le néophyte - qu'elle crée des morceaux qui lui permettent de partager ses émotions. « *La musique c'est quelque chose d'hyper personnel, donc t'as peur du jugement...* », poursuit-elle, en se rappelant de la pression qui l'a envahie au moment de mettre son premier morceau en ligne. C'était au milieu des années 2000. Depuis, la panique s'est évanouie. Fana a appris à avoir confiance en ce qu'elle fait.

Politique de la chaise musicale

Une sérénité et une estime de soi qu'elle a dû conquérir. « *Je suis née sous X, j'ai été adoptée à l'âge d'un an, et mes parents sont Blancs... Du coup, ça a été un peu compliqué par rapport à ça, parce qu'il y a des problématiques que tu ne perçois pas forcément quand tu es Blanc* », lâche la musicienne. Les embuches ont rythmé la vie de Fana malgré l'amour inconditionnel de ses parents.

Métisse, elle est très tôt confrontée au racisme. Dans son école primaire, dont elle préfère taire le nom et le lieu, de délicats « *Retourne dans ton pays !* » résonnent dans la cour de récré. « *Ça m'a pris du temps pour trouver ma place. Quand t'es métisse parmi les Blancs, en tant que femme, femme racisée, et qu'en plus tu es gay...* », développe-t-elle. Les discriminations, Fana connaît alors elle énumère, comme pour exorciser une longue quête personnelle.

La trajectoire de Fana a consolidé un engagement hérité de ses parents. Militante active pour le respect des identités, elle médiatise peu ses combats. En 2016 néanmoins, elle a décidé de sampler les sons d'une manifestation Black Lives Matter à Londres pour en faire une prod, qu'elle a ensuite mise en ligne. Les artistes qui choisissaient d'y poser leur voix n'avaient même pas à mentionner le nom de la beatmaker dans les crédits. La seule consigne était que leur message fasse écho à cette lutte antiraciste. « *Ma musique, dans ce cas-là, c'était vraiment un outil politique* », se satisfait cette admiratrice d'Angela Davis et de Tupac Shakur.

Dans son salon, une affiche originale des Black Panthers, achetée aux enchères, illumine un grand mur blanc. Fana a le goût de la joute politique, oui, mais tendance ac-

tion discrète. Au chapitre privé, elle s'affiche plus réservée encore. Pas question d'interviewer sa mère ou son père, qu'elle considère pourtant comme des modèles. Pas question non

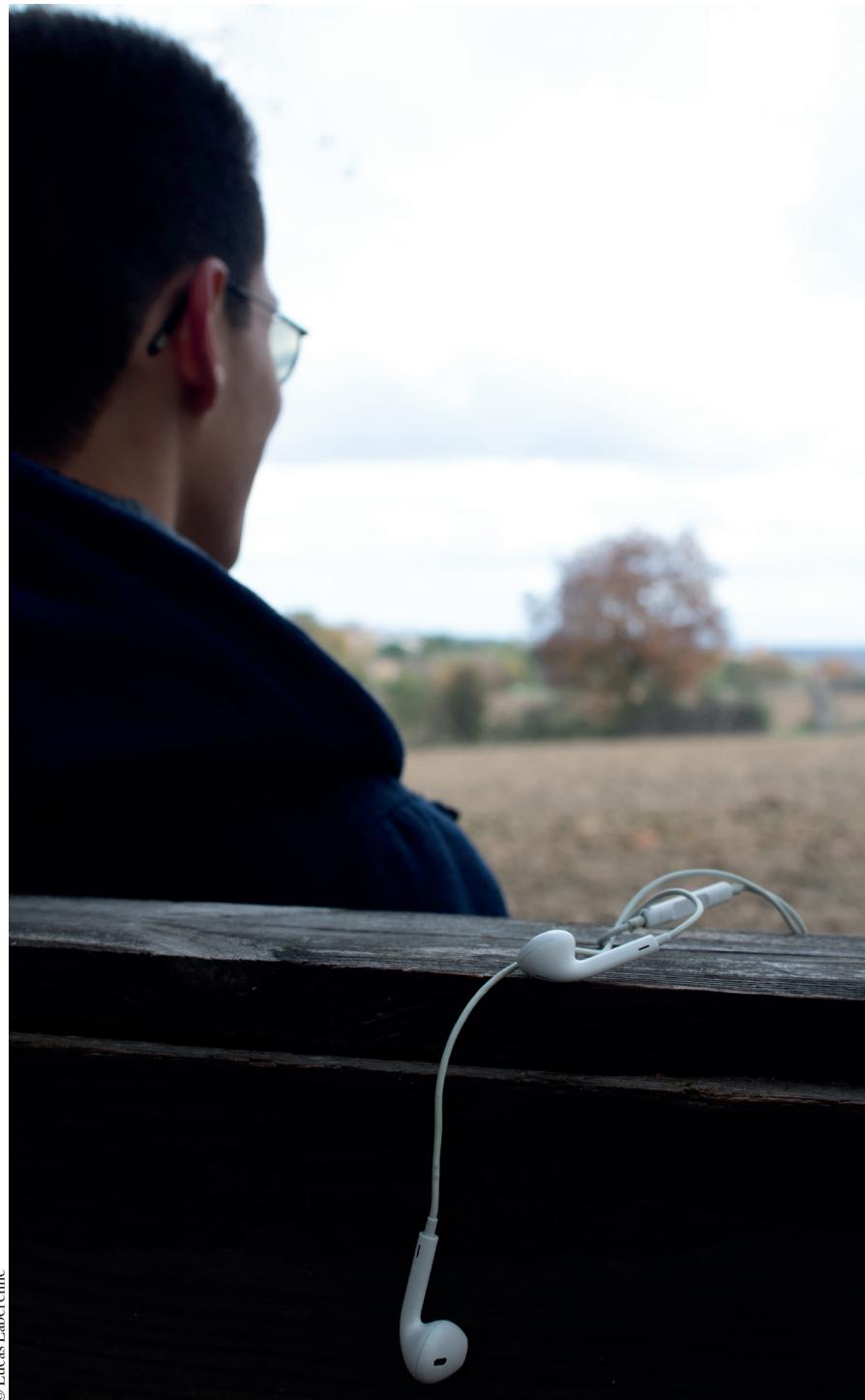
plus de figer son visage dans une photo. Elle verrouille son jardin secret, comme une partie d'ombre inviolable. Fana ne veut pas devenir une superstar, le strass et les paillettes l'indiffèrent. Son plus grand rêve ? « *Ouvrir une petite salle de concert.* » Une salle dont elle squattera les coulisses, plus que la scène.

Dorian Lacour

Le goût de l'ombre

L'autre bout du fil

Louis*, 19 ans, est écoutant anonyme sur la plateforme Nightline de Toulouse. Il est l'une de ces oreilles de l'ombre, en première ligne face au mal-être étudiant aggravé par la pandémie. Une activité parfois éprouvante.



© Lucas Laberencé

« *Bonsoir, service Nightline j'écoute ?* ». Après avoir prononcé ces mots, Louis, se renferme. Se remémore-t-il sa scolarité tourmentée passée au Maroc ? Avec ses parents, Nicolas et Frédérique, dans une villa luxueuse à Marrakech. Dans une cité dense de culture, mais pourtant si cruelle dans son apprentissage. Au collège, sa maturité précoce et sa détermination déplaisent. Adolescent harcelé, Louis a mis des années à se réparer. De retour en France à l'âge du lycée, ce garçon brun à la démarche élégante est aujourd'hui étudiant en L2 d'histoire-anglais. Trois soirs par mois, il se dédie à un service d'écoute de nuit, Nightline. Une plateforme indépendante apparue en 2016, qui met en relation de manière anonyme un étudiant en détresse psychologique avec un autre, formé à l'écoute. Par revanche personnelle, par envie de tendre la main à celles et ceux qu'on ignore, c'est durant le premier confinement que Louis éprouve ce besoin. Se sentir utile dans une période compliquée. Trouver un sens à sa vie lorsque cette dernière tournait en rond. « *Je me sentais vide, je voulais participer à quelque chose de positif* », explique-t-il. Alors après quelques clics, et autant

de recherches sur les associations toulousaines, ce Saint-Orennais repère cette structure nationale l'été dernier et se lance aussitôt dans l'aventure. Il tombe bien, la ligne toulousaine vient à peine de s'ouvrir, et elle a besoin de lui. En 2020, en France, ce sont 8 945 appels qui ont été enregistrés sur la plateforme. Écouteurs vissés aux oreilles, dans un local tenu secret, il est l'une de ces vingt-trois voix de l'ombre qui écoutent et apaisent la détresse étudiante. Dans sa tête, un mécanisme simple, centré sur le non-jugement, le non-directif : « *Je prends une inspiration, mon cerveau se bloque et je décroche* ». Jamais Louis ne donne son prénom, son avis ou des informations sur son vécu. Pour certains appellants, il se prénomme Jean ; pour d'autres Christophe. L'objectif : s'effacer pour mieux accompagner, dé-samorcer dans un instant de crise. « *Je m'invisibilise pour mieux entendre. Ça donne des échanges parfois lunaires, comme de réagir sans oscillation de voix à un viol, ou à des violences. Heureusement qu'il y a la formation avant. Elle nous apprend à encaisser les drames, à ne dégager aucun ressenti* », détaille Louis avec sérieux. En une soirée, l'opérateur fait face à des situations très variées. Le jeune homme rompt la solitude, souvent. Atténue le stress lié aux cours ou aux traumatismes familiaux, parfois. En France, 73 % des jeunes déclarent avoir été affectés sur le plan psychologique, affectif ou physique pendant l'année 2020 et son confinement strict. Pour celui qui est aussi AED (assistant d'éducation) dans un collège, d'un tempérament plutôt sociable, l'échange est naturel mais jamais évident. Derrière ses lunettes aux branches noires, un visage concentré, un esprit attentif mais des émotions cadenassées. Hors de question de laisser transparaître ses sentiments. Le risque ? Briser le quatrième mur, dénaturer la neutralité requise. Il se souvient du récit d'une jeune femme qui venait de perdre un ami dans un accident. Cet appel l'avait bouleversé. « *C'est la seule fois où j'ai perdu la distance. Depuis cet appel, j'apprends à chaque fois quelque chose sur moi, sur ma manière de gérer mes émotions* ». Lors de ces interactions, des relances brèves, des questions, un dialogue de confiance. Aucune intervention directe n'est autorisée, seule la suspicion d'un suicide immédiat ou d'une conduite à risque provoque cette question : « *Voulez-vous que j'appelle les secours ?* »

DATES PHARES

Octobre 2002 :
Naissance

2012-2015 :
Scolarité à Marrakech

2019 :
Obtention de licence de pilote

Autour de Louis, personne ne sait en quoi consiste son travail. Nightline ne plaisante pas avec l'anonymat. Pour sa mère et sa sœur, avec qui il vit, pour sa grand-mère, qui est aussi sa voisine, Louis joue un étrange ballet. Il rentre parfois troublé, un poids sur les épaules, cela se voit, mais il ne faut rien demander, se contenter du silence. Alors il faut montrer l'amour différemment. Louis le ressent par un sourire échangé, un plat favori mijoté... Seule sa petite amie est dans la confidence de ces permanences de nuit. Elle connaît l'existence de Nightline, mais ignore tout des histoires des appelant·es. Elle aussi s'attache à entourer Louis d'une présence rassurante, et tente « *d'adoucir quand cela ne va pas* ». Mais le bénévole rassure ses proches. « *Je réussis vraiment à maintenir une bonne distance dans ces appels, ce n'est pas le cas de tous mes collègues. Lorsque je finis une permanence, je n'y pense plus* », décrit l'étudiant avec pragmatisme.

Une voie anonyme

AED, bénévole de nuit, mais aussi pilote privé, ou encore secouriste, il s'épanouit dans une organisation millimétrée. Chaque chose à sa place. Son futur, il le « façonne ». Féru d'aviation et de géopolitique, Louis est bien décidé à devenir pilote de ligne. Son quotidien : un équilibre minutieusement pensé, jonglant entre rendez-vous et formations. « *J'aime vraiment ce que je fais, je trouve que tout cela a un sens. Je veux laisser une empreinte derrière chaque expérience. Être dans l'ombre d'une détresse ne me dérange pas, au contraire, je me sens utile* ». Mais même pour celui qui affirme que son emploi du temps pourrait encore accueillir une association, il y a des moments où le besoin de souffler se manifeste. Alors loin du monde, Louis s'évade, prend le temps de s'envoler depuis l'aérodrome de Toulouse. D'autres fois, c'est les pieds sur terre qu'il respire. Quand il arpente les hauteurs de sa ville, il finit toujours par s'asseoir sur ce banc en bois, caché dans un bosquet. Face à lui, deux immenses champs et une lumière d'automne.

Lucas Laberenne

*Louis est un prénom d'emprunt, pour des raisons de confidentialité.

Le goût de l'ombre

La gloire de mes fils

Si le nom Fourcade résonne dans le cœur des amoureux de biathlon, c'est grâce aux exploits majuscules de Simon et Martin. Mais jamais leurs performances n'auraient atteint ces sommets sans l'implication de Marcel. Coach de l'ombre, le père des deux champions les a accompagnés pendant des années.

« *O*n reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va. » Lorsqu'il se remémore les exploits sportifs de ses fils Simon et Martin, Marcel Fourcade ne peut s'empêcher de penser à cette citation de Jacques Prévert avec un brin de nostalgie. À Foix, dans le parc de Bouychères où ce sexagénaire nous a donné rendez-vous, l'ambiance est à la confidence. Au souvenir des quarante médailles de biathlon glanées par ses enfants sur la scène internationale, dont cinq en or pour Martin aux Jeux olympiques, ses yeux s'illuminent. La fierté l'envahit. Celle d'un père qui a consenti efforts et sacrifices pour le bonheur de ses fistons, dont le dernier a raccroché les skis en mars 2020. Présent dans l'ombre à chaque instant de leur carrière, cet homme à l'allure droite, au corps préservé par ses nombreuses activités physiques, est un rouage clef de leur ascension vers les sommets.

Marcel initie ses enfants à la pratique sportive dans les Pyrénées-Orientales dès leur plus jeune âge. « *J'avais un réel engouement pour le ski de fond et j'étais guide de montagne. J'ai donc naturellement mis mes fils là-dedans* », confie le père de famille dans le froid ariégeois. Installée sur les hauteurs de Font-Romeu, la famille Fourcade profite de ce cadre unique. « *Mes frères et moi étions tout le temps en montagne avec notre père pour nous dépenser physiquement. C'est*



© Mathis Fessard

lui qui nous a plongés dans l'univers de la neige », se souvient Simon, 37 ans aujourd'hui. Les trois hommes développent au fil des années une véritable passion pour les sports nordiques. Simon et Martin découvrent le biathlon dans les années 90. C'est la révélation. Les carabines spécifiques à cette discipline s'invitent dans la maison des Fourcade. Elles n'en ressortiront jamais. Au moment de les aider à chauffer leurs premiers skis et à tirer leurs premières balles, Marcel est pourtant loin d'imaginer les podiums, Marseillaises et autres succès à venir.

Une vie menée pour le bonheur de ses fils

Le chemin vers la gloire est long et sinueux pour ses enfants. Beaucoup de biathlètes français sont originaires des massifs jurassiens ou encore alpins. Loin de ces sites classiques, Simon et Martin ne partent pas avec les mêmes chances que les autres. Mais ils sont motivés et ont du talent. Alors, pour franchir un cap, il faut quitter le nid familial. Mettre cinq-cents kilomètres entre eux et leurs parents. « *Voir ses enfants partir à 14 ou 15 ans dans le Vercors, c'est un choix de vie difficile* », reconnaît leur père. Malgré ce départ, Gisèle et Marcel « *les suivent de près, pour voir, bien entendu, leur progression sportive, mais aussi pour encadrer leurs études* ».

L'éloignement n'est pas le seul sacrifice que cet exil a engendré. « *Ils se sont mis beaucoup de pression, car ils savaient que nous faisions des efforts particuliers pour les laisser s'en aller* », admet le père de famille. Reconnaissant, Simon dit de ses parents qu'ils étaient leurs « *premiers sponsors* ». « *Ils nous ont énormément soutenus financièrement* », ajoute-t-il. À l'époque pourtant, les Fourcade ne roulaient pas sur l'or. Gisèle est orthophoniste et Marcel est accompagnateur en montagne. C'est une famille « *modeste* ». Pas facile donc pour eux de payer deux pensions d'internat à Villard-de-Lans, d'acheter du matériel et de financer des stages. Mais ils se serrent la ceinture et les accompagnent dans ce projet.

Ce prix, Marcel a accepté de le payer parce qu'il n'a jamais oublié le gamin qu'il était. Un gosse contraint à renoncer à ses ambitions. Il avait huit ans en 1968 quand le Général de Gaulle déclarait l'ouverture des Jeux olympiques d'hiver à Grenoble. Il se souviendra toujours de

cet événement. « *Ces Jeux m'ont fait rêver. La chance ne m'a pas été donnée de pratiquer à haut-niveau, mais quand mes enfants ont voulu se lancer, j'ai eu envie de les soutenir* », confie-t-il, comme téléporté en Isère, voilà cinquante-trois ans. Pour Simon, les renoncements paternels ne sont pas qu'une histoire de malchance, bien qu'il soit trop pudique pour l'avouer : « *Il a perdu son papa à l'adolescence et il a très vite endossé le rôle de l'homme de la famille. Il était l'aîné, donc il aidait sa mère à subvenir aux besoins de tout le monde. Il a très vite mis une croix sur ses aspirations. De ce fait, il nous a toujours encouragés.* » En revanche, Marcel n'a rien de ces pères de champions qui assouvissent leurs rêves par procuration. « *Il ne nous a jamais poussés à faire de la compétition. En tant qu'entraîneur aujourd'hui, je m'aperçois que chez certains jeunes, on n'a plus affaire au rêve de l'enfant, mais à celui des parents. Heureusement pour nous, il n'a jamais été dans cette optique-là. Il souhaitait juste que l'on s'épanouisse dans notre activité* », assure Simon.

Le nouveau challenge de la notoriété

À l'exception de son mandat de maire de La Llagonne dans les Pyrénées-Orientales entre 2008 et 2014, Marcel Fourcade a toujours cultivé la discrétion. Le palmarès hors norme de ses fils et leur médiatisation l'ont néanmoins poussé à sortir de l'ombre. Et à y prendre manifestement plaisir : « *Il aimait bien célébrer nos victoires et nous valoriser auprès de tout le monde, même des personnes qu'il ne connaît pas* », commente Simon. Pour autant, il ne ressent aucune frustration à rester celui que l'on ne voit pas sur les photos officielles.

S'il n'a jamais volé la vedette à sa progéniture, Marcel aurait volontiers volé au secours de Martin quand les

critiques ont plu lors de sa saison compliquée en 2019. « *Ça fait vraiment mal en tant que père* », soupire-t-il. Aujourd'hui, il ne retient que le positif de ces années de carrière. Sa famille est ancrée à tout jamais dans l'histoire du biathlon et dans le cœur des fans. « *Quand tu dis aux gens que tu es le père de Simon et de Martin Fourcade, ils te regardent comme si tu étais le père de Jésus* », lâche-t-il dans un éclat de rire.

Mathis Fessard

Le goût de l'ombre

La plume du Capitole

À 34 ans, Kévin Gélinier met sa plume au service du maire LR de Toulouse, Jean-Luc Moudenc. Une profession méconnue qui met la politique en mots. Incognito.

C'est un jeune homme souriant aux yeux d'un bleu perçant et aux cheveux savamment décoiffés qui traverse la cour intérieure du Capitole. Chemise blanche et cardigan indigo sur une silhouette élancée, Kévin Gélinier n'ignore rien des entrailles de ce lieu de pouvoir. À 34 ans, il en est l'un des rouages essentiels. En toute discrétion.

Homme invisible

Dans l'aile droite de la mairie, une petite salle conduit à son bureau. Sobre, blanc, vide. C'est dans ce repaire épuré que Kévin officie dans l'ombre du pouvoir toulousain. Il met sa plume au service du maire de la quatrième ville de France, Jean-Luc Moudenc.

C'est après avoir vu passer une an-



nonce, que ce diplômé de l'École de Journalisme de Toulouse (EJT) a décroché ce job en septembre 2019. « *Aujourd'hui, personne ou presque ne sait que j'existe* », sourit-il. C'est le propre de la plume, disparaître pour donner l'impression que le politique qui lit le discours, en est l'auteur.

Dans la peau d'un autre

Pour se mettre dans la peau de Jean-Luc Moudenc, Kévin Gélinier a appris à le connaître : « *Apprivoiser son langage, coller à son caractère, être lui, le temps de l'écriture des dis-*

cours », précise le « *ghostwriter* » du Capitole. Rien de schizophrénique dans l'exercice, car Kévin partage les convictions de l'édile LR : « *J'adhère à l'homme, à ses valeurs. C'est indispensable pour être une bonne plume* », estime-t-il. Lui et le maire échangent beaucoup. Une réunion toutes les deux semaines et énormément de SMS. Kévin doit être réactif et maîtriser tous les sujets.

Natif de Toulouse, il est rompu aux réalités locales. « *J'aime cette ville dans laquelle j'ai grandi* », ponctue-t-il. Journaliste pour BFM TV, l'Équipe TV et Canal+, il a préféré

rester dans la Ville rose, alors même qu'on lui proposait un poste à Paris.

Marié et père de deux enfants, Kévin vit bien son invisibilité. « *Quand les gens apprennent ce que je fais, j'ai souvent droit à des retours sympathiques. On me félicite pour certains discours entendus et on me pose beaucoup de questions !* », s'enthousiasme-t-il. Sa mère, Carole, est fière de ses activités : « *Il écrit pour un grand homme et ce n'est pas anodin* ». Pour Caroline, sa femme, directrice d'un magasin d'optique, « *il est à un poste stratégique et fait partie des très proches de Jean-Luc Moudenc* ». Chargée de mission « *ville durable* » à la Mairie, Cécile le qualifie de « *point focal du cabinet* ».

« Je suis fasciné par les mots »

Outre la rédaction des discours, Kévin phosphore beaucoup sur les « *éléments de langage* » (EDL). « *Ils tiennent en une page et permettent de donner un cap, une ambition à un discours ou une intervention télé* », décrypte-t-il. À partir des EDL développés par Kévin, le maire cisèle ses discours ou les improvise. Le Toulousain produit environ trente éléments de langage par mois. Il adore dégainer des arguments qui font mouche et des mots qui dessinent une stratégie.

Quand il quitte son bureau, Kévin révèle un pan plus exubérant de sa personnalité : « *Bonjour, votez pour moi ! Votez Kévin 2022 !* », lance-t-il à un groupe de passants. À la manière d'un politique, il salue et serre les mains de tous ceux qu'il croise. « *Il est drôle et avenant* »,

confirme Cécile Génot. Peu surprenant donc que Fabrice Luchini compte parmi ses modèles : « *Extraverti et très cultivé, il s'est construit tout seul. C'est lui qui m'a fait découvrir des écrivains* », confie Kévin.

Céline, Tolstoï ... Le voilà parti dans une impressionnante énumération. « *Je suis fasciné par les mots* », s'exclame-t-il. Passion pour la lecture mais aussi pour la musique, le théâtre ou le cinéma. « *Il est très cultivé* », souligne Cécile. « *Écrire un livre ? J'y ai déjà pensé, mais je cherche d'abord le bon sujet. Ce que je ne veux pas, c'est être un nègre* (personne qui écrit des ouvrages signés par un autre - Ndlr), *je ne pourrais pas* », prévient Kévin dont la soif de reconnaissance littéraire affleure. « *Je ne finirai pas ma vie à faire des EDL* », prophétise-t-il. Le goût de l'ombre de Kévin est sincère mais pas éternel. L'ombre mène à tout, à condition d'en sortir.

Enzo Gauthier

DATES PHARES

Janvier 2009 :

Premières piges en tant que journaliste

Septembre 2010 :

Obtention de sa carte de presse

Septembre 2019 :

Devient collaborateur de Jean-Luc Moudenc



© Enzo Gauthier

Le goût de l'ombre

Second couteau



Jeune commis dans un restaurant toulousain, Bartholomé Corneille s'épanouit dans l'exercice de ce métier, loin des responsabilités et de la reconnaissance.

A lors qu'on l'aperçoit à peine depuis la salle, il suffit de se pencher de l'autre côté du comptoir pour voir sa silhouette vêtue d'un tablier bordeaux. Bartholomé Corneille s'active mais ne semble pas stressé, simplement concentré. C'est la fin du service. Le jeune homme se change et revient en tenue de ville.

Assis sur un tabouret à l'entrée du restaurant, il a l'allure d'un commis soigné, heureux et énergique. Originaire de Saint Simon, près de Basso Cambo à Toulouse, il n'a pourtant pas toujours eu cet enthousiasme pour le travail : « *Je n'ai jamais vraiment aimé l'école. Ça a toujours été compliqué pour moi de m'investir. J'étais plutôt l'élève discret et créatif, toujours dans la moyenne et souvent réprimandé pour "bavardage"* », raconte-t-il

d'un air rieur. Des traits de caractère qui ne l'ont pas quitté, et qui lui permettent aujourd'hui de s'épanouir à son poste de commis.

C'est au collège, en classe de quatrième qu'une de ses professeures se rend compte que les études générales ne lui conviennent plus. Elle le pousse à s'orienter vers une prépa professionnelle. Il opte pour la cuisine. Un choix en partie guidé par le parcours de sa famille. « *Depuis petit, j'ai toujours connu mon oncle dans le monde de la restauration, mais pas vraiment du côté cuisine. Son domaine, c'était la salle. Depuis, il est monté en échelon et il dirige aujourd'hui la salle de restaurant du Ritz, à Paris. Un sacré parcours !* », s'exclame-t-il. Bartholomé Corneille a choisi un parcours différent.

Dès le début de sa formation, il décide de se consacrer à la cuisine plutôt qu'au service en salle. Un choix stratégique : « *Travailler en salle ne m'intéresse pas. Le contact avec le client, représenter le restaurant, ça n'a jamais été mon truc. L'essentiel, c'est d'être perçu dans l'assiette. C'est là, où les clients me verront* », affirme-t-il.

Alors que certains cuisiniers gardent un souvenir difficile et pénible du travail de commis, Bartholomé Corneille, lui, le perçoit différemment.

Couteau suisse

Le jeune homme à la chevelure dorée et aux yeux bleus aime se différencier de ceux qui, selon lui, « respirent, mangent et dorment cuisine ». « Pour moi, il s'agit plutôt d'un plaisir au quotidien, mais je ne me considère pas comme un fou de cuisine », assure-t-il. Encore trop souvent, le métier de commis est à peine reconnu dans la restauration, pourtant il est essentiel au bon fonctionnement de l'équipe.

Sur le papier, il doit répondre à des tâches très précises. Mise au sel des plats, découpe et préparation pour les desserts, le jeune homme s'occupe uniquement des tapas froids. Le chaud, la cuisson et le dressage, il n'y touche presque jamais. Mais cette place ne le dérange pas, elle est presque confortable. « Ça colle bien à mon

caractère je trouve. Contrairement à certains, je suis content de ne pas vraiment avoir de responsabilités. Il y en beaucoup qui sont obsédés par le fait de monter en échelon. Je préfère me tester tous les jours afin d'évaluer comment je gère mon poste », assume-t-il en hochant la tête. Un engouement partagé par la cheffe du restaurant, Mary Escalas, qui n'est pas étonnée de cet état d'esprit. « Bartholomé, c'est quelqu'un de très impliqué, très minutieux. Il aime faire dans le détail.

DATES PHARES

Septembre 2014 :

Entrée en prépa professionnelle de cuisine

Septembre 2019 :

Premier travail de commis

Août 2020 :

Décès de sa grand-mère

On ressent qu'il a besoin de faire ses preuves, de montrer qu'il est bon dans ce qu'il fait, explique-t-elle avec enthousiasme.

Le commis n'apporte pas vraiment d'importance au regard des autres. Du moins, pas pour ceux des amateurs. Travailler dans l'ombre lui sied bien, et la reconnaissance, il finit toujours par en trouver dans les retours des clients.

Bien dans son assiette

Selon lui, le cadre du restaurant joue un rôle très important. « *Dans les étoilés c'est pas la même affaire* », déclare-t-il. En effet, le luxe et la course aux étoiles n'ont jamais été source de motivation pour ce grand travailleur.

Dans son parcours professionnel, il est dirigé par plusieurs chefs étoilés. Un souvenir dont il se rappelle

amèrement : « *C'était tellement décevant. C'est exactement le cliché des chefs vieux jeu, qui s'obligent à devenir méchants plutôt que constructifs. Quand je*

prenais mon poste le matin, je venais avec la boule au ventre, la peur de ce qui allait arriver », soupire-t-il. Ces expériences se révèlent décisives pour la suite. « *Je pense que si je n'avais pas changé d'établissement aujourd'hui, je tiendrais un discours très différent sur mon statut* », dit-il en se rassoyant au fond du tabouret.

Un point de vue également partagé par sa cheffe. « *J'ai connu ça aussi, je suis sûre que c'est en partie dû aux émissions de cuisine comme Top*

Chef, qui provoquent et perpétuent une vision stérile et compétitive du cuisinier. Je connais peu de personnes qui pensent encore comme Barth' », affirme-t-elle. Bartholomé Corneille essaye de transformer en positif les difficultés du métier.

Côté salaire : « *1 600 euros c'est déjà bien pour un jeune de 21 ans. Pour l'instant ça me convient très bien* ». Et quand il s'agit de ses quarante heures par semaine, le jeune homme estime : « *J'ai de la chance d'avoir deux vrais jours consécutifs en milieu de semaine qui me permettent de décompresser, et bien me reposer. Quand je reviens le samedi je suis d'attaque !* ». C'est d'ailleurs l'heure pour le cuisinier de partir se reposer avant d'enchaîner le service du soir. Il remonte la fermeture de sa doudoune sans manche, reprend son casque audio dans la main et s'en va.

Justine Cazaux



© Justine Cazaux

Le goût de l'ombre

Solidairement vôtre

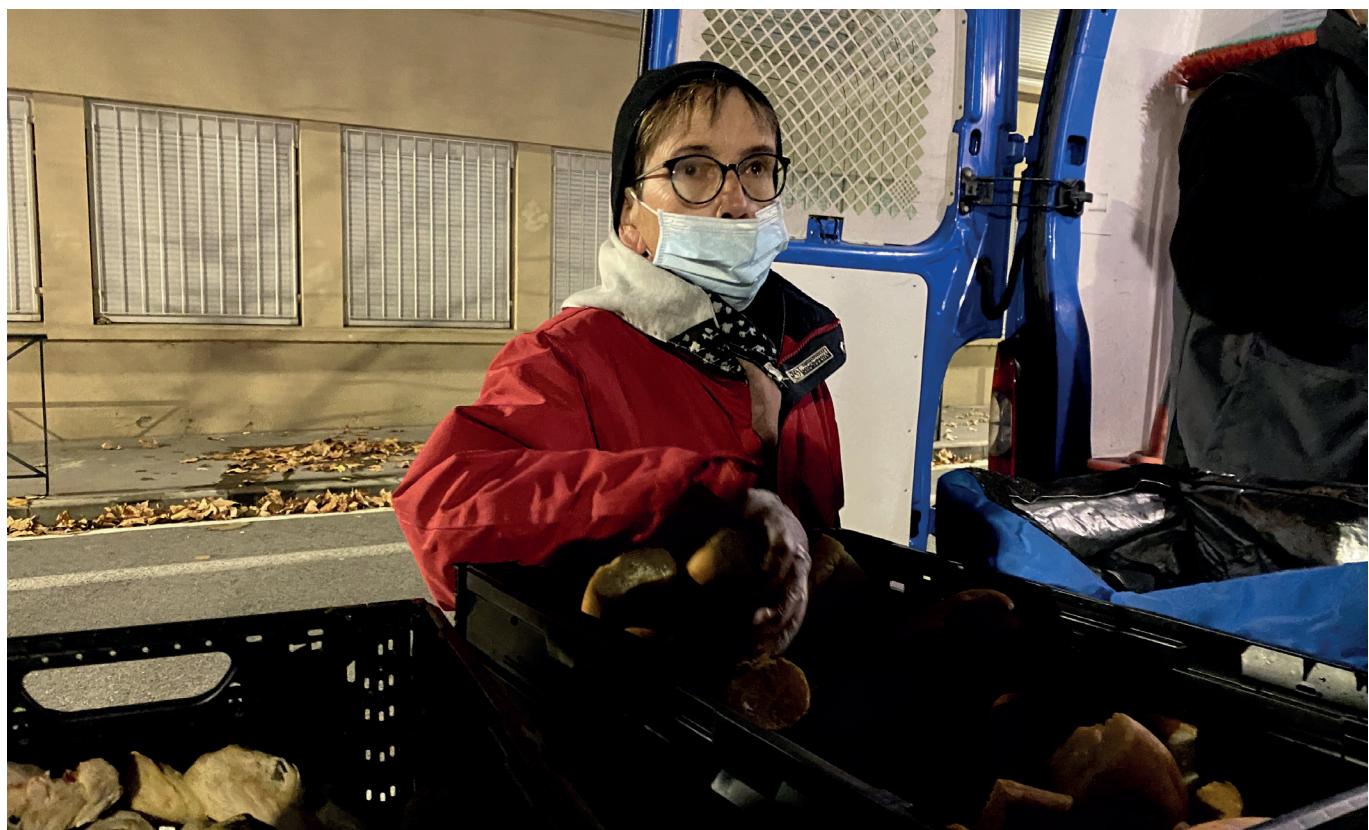
Derrière cette assistante maternelle réservée se cache une bénévole active et altruiste. Véronique, maman de 57 ans, ne compte pas ses heures pour la bonne cause.

Sur la Place du Marché aux Cochons, dans le quartier des Minimes à Toulouse, une silhouette rouge se fond dans la foule et un camion bleu trône sur le parvis. On est dimanche, il est 19 heures et la distribution de repas des Restos du Cœur va débuter. Face au véhicule, des personnes âgées, des familles, des étudiants et des sans-abris attendent leur tour pour bénéficier des denrées de l'association. Derrière ce sombre cortège, quelques bénévoles dont Véronique Bernard emmitouflée dans son manteau écarlate. Bonnet noir sur ses cheveux châtain et masquée du nez au menton, elle distribue des repas chauds. Réservée, cette mère de 57 ans s'active dans l'ombre. Sa petite taille l'aide à se faufiler

et facilite sa discréction naturelle. « *Nous, les bénévoles, on ne veut pas forcément être connus. On donne de notre temps pour les autres mais notre objectif n'est pas d'être sur le devant de la scène. On est là pour les autres et pas pour nous* », commente Véronique.

Du pain sur la planche

Fraîchement mariée, cette mère de deux enfants a rejoint les petites mains des Restos du Cœur il y a douze ans. Une façon pour cette assistante maternelle « *d'aider les personnes en situation de précarité* ». Selon l'Institut National de la Statistique et des Études Économiques, à Toulouse, près de 20% des habitants vivaient en des-



©Jade Pied

sous du seuil de pauvreté en 2018. Un chiffre qui inquiète les militants sans pour autant les surprendre. « Depuis l'arrivée du Covid-19, il y a de plus en plus de bénéficiaires et ça nous désole », soupire Alain aux côtés de Véronique, alors qu'il remplit une barquette de petits pois pour la tendre à Khaled, un sans-abri engoncé dans son manteau abîmé. « Merci de nous accorder toujours autant de votre temps », murmure le trentenaire, ému de recevoir un repas chaud en cette saison hivernale.

« C'est important de donner de sa personne. Et on aime voir les bénéficiaires repartir avec le sourire », confie Maylis, cette petite femme brune aux yeux noisette. Pour Véronique, l'altruisme relève d'une manière d'être, d'un rapport à la vie. « L'objectif que nous partageons tous, c'est de ne plus voir de bénéficiaires. Ça serait un bon signe ! », confirme la bénévole. « Je ne sais pas d'où me vient ce goût pour l'humanitaire mais étant enfant j'aidais de plusieurs façons mes camarades qui étaient en situation de précarité », se rappelle Véronique émue sans épiloguer sur le sujet.

Avec le repas, sont servis du pain et des desserts. Des produits généreusement donnés par la boulangerie de Cornebarrieu, ville de résidence de Véronique, et rapportés par l'assistante maternelle. « Les bénéficiaires en raffolent et sans l'aide de Véronique et de la boulangerie on ferait beaucoup de malheureux », affirme Isabelle, une autre bénévole, en voyant le stock de pain diminuer.

Cigarette à la bouche, Véronique s'affaire à ramasser les déchets qui jonchent le sol. Son but : ne rien laisser pour ne pas voir cette distribution interdite par le Conseil de quartier des Minimes. Au Nord de la Ville rose, se côtoient bobos, étudiants et classes populaires. La propreté des lieux dépend des Restos du Cœur. Et Véronique, qui met un point d'honneur à ne pas décevoir les bénéficiaires, entreprend spontanément de faire place nette.

« Dès qu'elle peut aider, elle le fait », confie Chrystèle, sa collègue de travail. Compliment qui revient souvent aux lèvres de ses comparses et qu'elle ponctue par un modeste : « J'ai le sens de la solidarité. »

Oreille attentive

En 2020, 142 millions de repas ont été distribués sur le territoire français. Ce sont dix millions de plus qu'en 2018 et trente millions de plus qu'il y a dix ans, selon les Restos du Cœur. « Souvent, on retrouve les mêmes bénéficiaires d'un jour à l'autre ou d'un mois à l'autre. C'est un moment de convivialité malgré la situation dans laquelle ils sont »,

explique Véronique. Lors des distributions, elle ne donne pas que des repas. Elle partage aussi des moments de joie, de discussions. « Souvent les destinataires ressentent le

besoin de nous parler. Ils nous racontent leur journée, où ils se sont baladés et ce qu'ils ont entrepris comme démarches administratives. Ils sont heureux de le partager avec nous et ça nous comble », confie la cinquantenaire. D'ailleurs, la dis-

tribution touche à sa fin. Elle fait un tour de la place pour échanger avec les bénéficiaires. « Si vous voulez, il nous reste quelques repas, on peut vous en donner », propose-t-elle. Mariette, mère au foyer, s'empresse de retourner au camion : « merci, mes enfants en auront besoin ».

À l'écoute des bénéficiaires et de ses collègues d'un jour, Véronique met la main à la pâte et n'hésite jamais à donner une portion supplémentaire. « Ce que nous ne distribuons pas, nous devons le jeter, donc je préfère leur en donner plus plutôt que gaspiller », conclut-elle. En France, le seuil de pauvreté est fixé à 60% du revenu moyen, soit 1041 euros par mois en 2017. Cette même année, neuf millions de Français vivaient avec moins. « C'est une situation très triste. Le gouvernement n'agit pas assez », s'indigne l'assistante maternelle.

Et quand Véronique ne se mobilise pas pour les Restos du Cœur, elle les évoque ! « Elle ne nous en parle pas toutes les semaines mais quand il s'est passé un événement particulier.. Ça revient assez régulièrement dans nos conversations. Elle adore ce qu'elle fait. Elle est rayonnante quand elle fait part de ses activités à ses amis », témoigne Chrystèle, sa collègue et amie.

Véronique repart à l'entrepôt pour laver la vaisselle utilisée et nettoyer les locaux pour les bénévoles qui arriveront le lendemain. Clap de fin. Elle peut rentrer chez elle, avec un sentiment de mission réussie.

Jade Pied

Le goût de l'ombre

Tout doit disparaître



©Maëva Curutchet

Hervé Rousseau est nettoyeur de scène de crimes. Un métier qu'il exerce après différentes reconversions professionnelles. Aujourd'hui, ce quinquagénaire s'épanouit dans cette profession de l'ombre.

Jamais Hervé n'oubliera cette journée d'avril 2016. Il est 8 heures quand il est contacté pour nettoyer un appartement. Lors de son entrée dans le logement, pas un centimètre carré n'a été épargné. Chaque mur, chaque tapis, chaque surface est constellée de sang. Un adolescent vient de se suicider. Sur les conseils de la Brigade Scientifique de Bordeaux, sa famille a appelé Cleaners Corp à la rescousse.

Cette entreprise qui intervient sur les scènes de crimes une fois les enquêtes bouclées, Hervé l'a créée en septembre 2014. Policier municipal, il a souvent été témoin de la détresse des proches de victimes et pestait de ne pas pouvoir les soutenir davantage. Avec Cleaners Corp, cette « armoire à glace » au cœur tendre, soulage le désarroi de celles et ceux dont les vies se sont fracturées. « *En nettoyant les logements de leurs proches brutalement décédés, je leur enlève un poids et je facilite leur*

travail de deuil », confie-t-il dans le stand de formation au tir de combat qu'il fréquente assidûment. Lors de ses interventions, Hervé s'attache à rester dans l'ombre. Une discrétion qui « *me protège* ». « *J'ai une épouse, je suis père de famille : j'ai besoin de me tenir à distance des horreurs que je nettoie pour préserver leur santé mentale* », précise-t-il.

Apparu en France en 2012, le métier de « cleaner » de scènes de crimes ne s'improvise certes pas mais il ne s'apprend pas sur les bancs de la fac. « *Il n'existe aucune école*, corrobore Hervé. *La vingtaine d'employés de Cleaners Corp et moi sommes complètement autodidactes. Il a fallu que nous nous formions nous-mêmes, tant du point de vue technique que psychologique.* »

Se tuer à la tâche

Son apprentissage, il l'a bricolé tout seul et le parcours a été long. Il a d'abord dû « s'entraîner », trouver les combinaisons de protection appropriées, les bons mélanges de produits, les outils adéquats. Ensuite, il a dû tester l'efficacité de l'ensemble. « *Plusieurs fois, nous*

avons essayé nos mélanges avec du sang de porc ou autre que nous allions chercher dans des boucheries. Nous devions être sûrs de notre travail pour ne pas causer de problèmes de contamination après notre passage », se souvient-il. Hervé marque une pause avant de mettre en lumière la face sombre de son curieux métier : « *Le pire pour nous, c'est de renconter les familles. Nous passons notre journée de travail à faire de notre mieux pour nous déconnecter, pour ne pas regarder les visages sur les photos que l'on nettoie, pour ne pas se poser de questions sur la raison pour laquelle un adolescent s'est donné la mort. Et à la fin de notre journée, face à nous, se trouve la mère de la victime. C'est un des scénarios que je redoute le plus.* »

Dans 90% des situations, Cleaners Corp intervient à l'issue de suicides, d'homicides ou d'assassinats, mais toujours sur demande des familles. Il arrive que l'entreprise soit sollicitée par des collectivités locales afin de restaurer des logements insalubres. « *Une fois, nous nous sommes rendus dans un appartement dont le locataire avait*

le syndrome de Diogène : 10 années de détritus et d'excréments accumulés, une ignominie ! Nous avons mis pratiquement 16 heures à nettoyer le logement », raconte-t-il.

Colocation avec la mort

« *À Cleaners Corp, j'ai collaboré avec deux types de profils : les collègues qui avaient déjà côtoyé la mort, comme des policiers ou des militaires, et les autres. Et bien ce sont les seconds*

qui s'en sortent le mieux ! », explique le nettoyeur. Avec ses années de police et l'expérience acquise sur le terrain, Hervé sait, rien qu'en ouvrant la porte d'un appartement, reconnaître les circonstances du drame.

« *La mort a une odeur particulière, ponctue-t-il. Elle a ce don de rendre les lieux qu'elle traverse sinistres et froids. Cette odeur proche de la poudre et du phénol (un acide - Ndlr)*

ne peut se confondre avec aucune autre».

Ne pas poser de questions. Nettoyer simplement, tenter de dédramatiser aussi : « *il nous arrive même parfois de manger sur notre lieu d'intervention, c'est une façon de désamorcer les tensions sans pour autant banaliser les drames qui se jouent »,*

souligne Hervé Rousseau. Morgane, sa compagne, se dit assez impressionnée : « *Mes ami(e)s et moi sommes fiers de ce qu'il a accompli* sans chercher

aucune reconnaissance mais nous évitons les questions gênantes ou déplacées sur les affaires qu'il traite. » Jamais avare d'anecdotes, Hervé feuilleste le livre de ses interventions avec un plaisir manifeste. « *Nous nous déplaçons avec de gros conteneurs pour y mettre tout ce qui ne peut pas rester sur place. Ils sont ensuite scellés, et même moi, je n'ai pas le droit de les ouvrir. Une fois, en septembre 2017, lors d'une intervention, la pièce capitale d'un dossier s'est retrouvée dans cette benne. Une série d'empreintes censées déterminer s'il s'agissait d'un suicide s'est retrouvée mélangée à des morceaux de cervelle. Grâce à nous, une enquête pour homicide a pu être résolue* », se félicite-il.

Aujourd'hui, Cleaners Corp compte pas moins de mille nettoyages accomplis dans tout l'Hexagone. Hervé n'a pas lâché l'entreprise mais a repris son travail de policier municipal. Une double activité qui n'est pas près de l'éloigner des scènes de crimes.



© Pixabay

DATES PHARES

Avril 1992 :
Naissance de son fils

Novembre 2010 :
Décès de son père

Septembre 2020 :
Saut en parachute avec sa femme et son fils

Maëva Curutchet

Le goût de l'ombre

Margot fait le mur

Margot* met ses engagements en lumière dans l'ombre de ses collages. À l'heure où certaines pressent le pas et évitent les ruelles sombres, elle décore les murs de Toulouse. Des lettres peintes en noir sur des feuilles blanches, des messages forts. Ce n'est pas que de l'art, c'est du féminisme.

« *J*e ne suis pas très à l'aise avec la notion d'égalité », avance Margot, qui a soufflé ses vingt bougies, il y a quelques jours. Dans sa vision du féminisme, le terme ne fait plus sens. « *Cela induit qu'il y aurait deux groupes distincts : les hommes et les femmes. Et puis égales à qui ? Aux hommes noirs ? Aux hommes blancs ? Ça ne veut rien dire...* » détaille-t-elle. Le maître mot de Margot c'est plutôt la liberté. L'éradication des injonctions patriarcales. Ses compagnons de lutte ? Tout le monde, sauf les oppresseurs. Leurs moyens d'action ? Pluriels. Celui de Margot ? « *Coller la nuit pour que la révolte voit le jour.* »

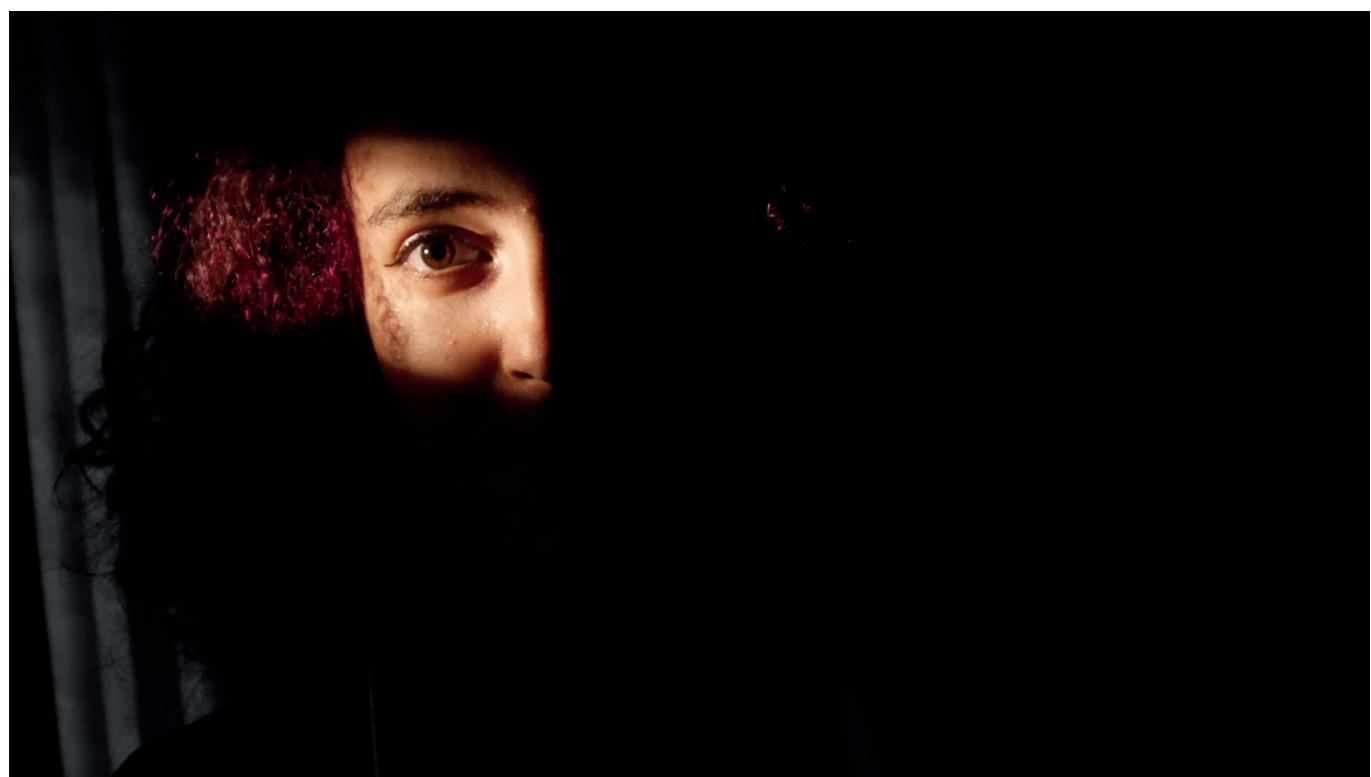
Elle me donne rendez-vous au Jardin des plantes. Malheureusement, une énorme averse nous contraint à nous replier dans un café du centre-ville. Elle arrive sous une pluie battante, habillée en noir avec un sweat à

capuche. Un grand sourire illumine son visage, un sourire qui ne la quitte jamais.

Libertaire, inclusive, féministe

« *Ma mère est un peu de droite, mon père un peu de gauche... du genre PS. Ce n'est pas ma famille qui m'a politicisée* », lâche-t-elle presque par fierté. À 16 ans, elle commence à s'intéresser à la cause animale. Et quand la jeune brune s'engage, elle ne le fait pas à moitié. Son virage vegan ? Le fruit d'une année de lecture et de documentation. Sa première marche pour le climat ? Au lycée, après avoir ép杵uché des rapports d'experts. Son féminisme ? « *Dès qu'on a appris le mot sexism, on s'est mises à l'utiliser à tout bout de champ* », rigole Charlotte, son amie d'enfance. C'était en sixième. Margot l'explique comme le fruit d'un long apprentissage, qui s'est enrichi avec Internet : « *Les réseaux sociaux sont une source de connaissances énorme. Il y a des fiches de lecture, des concepts expliqués et un gros travail de vulgarisation.* »

Après l'obtention de son bac S, Margot se lance dans une prépa de lettres et sciences sociales. Elle quitte



© Clara Blondelle

son petit village montagnard pour Nîmes, juste avant l'arrivée du Covid-19. Pendant le premier confinement, elle découvre sur Instagram des photos de collages féministes et trouve le concept « *hyper impactant* ». L'illégalité de l'acte ne la dissuade pas une seconde. Que risque-t-elle ? 68 euros d'amende, pour « *dépôt de déchets sur la voie publique* ». Margot se renseigne sur l'existence d'un collectif de collage nîmois. Bingo ! Il vient d'être créé. Quelques échanges sur les réseaux, de la peinture et de la colle. La voilà armée pour ses premiers collages.

En septembre, elle débarque à Toulouse, pour suivre une licence de sociologie. Elle contacte illico le groupe de colleur.euses de la Ville rose sur Instagram.

Une orthographe justifiée par la présence d'hommes transgenres et de personnes non-binaires. Dans ce collectif, chacun respecte l'identité des autres. « *Je sais qu'il y a des féministes qui excluent les personnes transgenres ou les TDS (travailleur.ses du sexe - Ndlr) de leur lutte. Elles se voient comme de grandes féministes blanches universalistes, héritières des Lumières. Mais elles restent très paternalistes. Moi je me dis féministe radicale, à ne pas confondre avec les Rad'Fem' qui se réfèrent à la biologie et se considèrent comme femelles. Une approche qui fait l'impasse sur les personnes transgenres ou les non binaires* », explique Margot qui s'oppose complètement à cette vision du féminisme. Les seuls exclus du collectifs sont les hommes cis-génres (dont le genre est en accord

avec le sexe - Ndlr). « *La volonté des collages, c'est de se réapproprier la rue. Un espace qui est majoritairement squatté par les hommes cis. Ça perd de son sens si on le fait avec eux puisqu'ils n'en ont pas besoin* », martèle Margot.

Plus jamais seule(s)

La rue, Margot n'en a plus peur lorsqu'elle marche seule le soir. La rue, pourtant, n'a pas changé. Elle continue de s'y faire insulter ou siffler. C'est elle qui a changé.

« *Le fait de se sentir appartenir à un collectif, de pouvoir parler de son vécu, c'est super fort parce que...* », elle laisse sa phrase en suspens.

Quelques jours plus tard, ses proches me racontent l'autre face de son histoire. Margot a été harcelée dès l'école primaire. Une période qu'elle occulte encore aujourd'hui. Sa mère, elle, revient doucement sur cette époque. « *J'ai eu trois filles. Les trois ont été harcelées à l'école. Margot et Lola* parce qu'elles étaient au-dessus du lot et Julie* car elle avait plusieurs handicaps* », lâche Catherine. Elle sanglote. Très jeune, Margot a été marginalisée. Elle n'allait pas vers les autres enfants, s'entendait mieux avec les adultes. Elle était celle que les profs adoraient : bosseuse, studieuse. Le genre d'ados que le collège rejette. Après des années passées dans l'ombre du harcèlement scolaire, elle l'a finalement apprivoisé. Aujourd'hui, le collage est son oxygène, sa manière de s'exprimer.

La jeune femme de vingt ans sait qu'elle ne va pas changer le monde, mais elle participe au combat. « *On a quatre types de réaction : certains passants nous demandent de leur expliquer les mots qu'ils ne comprennent pas. Il y a ceux qui nous félicitent. Il y a ceux qui s'en foutent. Et il y a bien sûr ceux qui nous traitent de salopes, de putes, enfin rien de surprenant quoi* », décrit la petite brune. « *Une fois, une mamie est passée et elle a poussé un cri de joie en nous expliquant qu'elle aussi, à notre âge, elle collait pour le droit à l'avortement* », s'émeut Margot. Des réactions qui persuadent les colleur.eu.ses de continuer d'investir les murs de Toulouse lorsque la nuit tombe. Ce qu'il en reste le lendemain ? Un message fort : le sien, le leur. Le dernier en date : « *Violences patriarcales, riposte féministe internationale* ».

Clara Blondelle

*Les prénoms ont été modifiés pour des raisons de confidentialité.



Le goût de l'ombre

Petite main aux doigts Dior

Étudiante en médecine, Eva a tout plaqué pour se consacrer à la Haute Couture. Petite main au sein de la prestigieuse Maison Dior, elle contribue à la création de pièces uniques qui rayonnent partout dans le monde.

Un immeuble discret de la rue François 1er à Paris, à quelques mètres de la boutique et des salons prestiges de la Maison Christian Dior qui trône Avenue Montaigne. C'est ici que sont conçues à la main les pièces uniques des collections Haute Couture de la griffe incarnée depuis 2016 par la styliste italienne Maria Grazia Chiuri. C'est ici qu'Eva, 24 ans, cultive son savoir-faire de petite main. À l'instar de Jade, héroïne du film *Haute Couture* de Sylvie Ohayon, sorti en salle en novembre, Eva s'affaire dans l'ombre de ses aînées et n'en conçoit aucune frustration. Convaincue qu'une couturière doit s'effacer derrière le vêtement, elle met toute son énergie à créer du bout de ses doigts des pièces uniques, qui enrichiront les prochaines collections Haute Couture.

Eva, jeune femme élancée aux cheveux bruns, presque noirs, me fait accéder aux ateliers dans le sillage des discrètes employées qui œuvrent dans cette ruche silencieuse. Nous montons à l'étage « tailleur ». Du sol au plafond, des tables aux blouses des artisans, tout est blanc. Clarté et luminosité se posent en conditions indispensables de créations réussies. L'ambiance est studieuse, presque recueillie. On n'entend que le bruit des machines, et encore, on dirait qu'elles chuchotent. « *En période de collection, c'est-à-dire peu avant les défilés, l'atmosphère est plus animée* », murmure Eva.

Du point de suture au point de couture

En 2015, à la sortie du baccalauréat, Eva s'inscrit en étude de médecine à Toulouse, mais pas de quoi la dissuader de dévorer les magazines de mode (*Vogue*, *Numéro*, *Harper's Bazaar*) et de courir les défilés en

rejoignant la capitale lors des fashion weeks. Après avoir passé son second cycle de médecine, elle décide de tout arrêter, fin 2018, pour se consacrer à sa passion : la couture. Sa mère Ségolène, infirmière libérale de 53 ans, doute du choix de sa fille : « *Je ne l'ai pas prise au sérieux* », concède-t-elle aujourd'hui. Eva balaie les réticences familiales. Elle se renseigne à la Chambre Syndicale de la Couture, échange avec des couturières et sent l'appel des « métiers de la main ». « *J'ai appris qu'il existait un concours de recrutement organisé en collaboration avec Louis Vuitton. Quand les candidats arrivent en fin de sélection, ils ont l'opportunité de rencontrer les directeurs des ressources humaines de deux maisons du groupe : Christian Dior et Berluti. J'ai choisi la première, et je suis entrée en formation comme apprentie en CAP* », détaille Eva, d'une voix douce pour ne pas déranger ses collègues. Sa spécialité ? Les vêtements sur mesure et les tailleurs dames. Une orientation qui lui permet d'officier en toute sérénité dans les ateliers à l'ombre des podiums. « *Nous apprenons à créer à partir d'un simple dessin et de quelques indications. On fait naître un habit, un accessoire du bout de nos mains. C'est un véritable honneur de voir ses créations portées. Cela met en lumière notre travail. Nous sommes toutes fiers de notre métier, de faire rayonner les différentes créations et la Maison qui nous emploie* », s'enthousiasme-t-elle.

Coudre du rêve

Férue de mode comme en témoigne son look qu'elle qualifie de chic et décontracté, Eva apprend son métier depuis deux ans auprès des autres couturières, notam-



ment de Christiane. Du haut de ses 43 ans de maison, la doyenne de l'atelier peut s'enorgueillir du titre de « Première Main Hautement Qualifiée ». Reconnaissance suprême pour couturières en Haute Couture. « C'est grâce à des jeunes filles comme Eva que notre savoir-faire unique se perpétuera. C'est plus que de l'or dans les mains, c'est inestimable. J'investis beaucoup d'énergie dans la transmission des compétences et du savoir-faire. C'est une trace qu'on laissera », détaille Christiane en découpant un bout de flanelle sur son plan de travail. La

jeune apprentie complète le propos de sa tutrice : « Dès notre entrée à la Maison, on comprend qu'on ne vend pas que des produits, on offre aussi du rêve. Qui peut se targuer de cela ? » Ce métier, Eva y pense nuit et jour. « J'en fais parfois des cauchemars », avoue-t-elle les yeux au ciel. Elle se souvient de la princesse Alexandra de Luxembourg qui avait commandé une robe du soir Haute Couture printemps/été 2020, en satin duchesse céladon pour un cocktail à Madrid. « Le haut était presque terminé et l'avion partait le lendemain. Quand j'ai pris le cor-

sage, je me suis piquée à une aiguille et une petite tache de sang est tombée en plein milieu. À ce moment, le monde s'est écroulé sur moi », confesse-t-elle d'une voix encore tremblante. « Heureusement, le corset sera repris dans les temps, au prix d'une nuit d'angoisse avec ma tutrice qui avait passé tant d'heures sur la création », développe Eva. Au final, la robe a été photographiée et publiée dans cinq magazines, jusqu'à être saluée par la papesse de la mode Anna Wintour dans le *Vogue US*.

Comme à la Maison

Chez Dior, artisans et apprentis sont plus chouchoutés que dans d'autres Maisons. « Avant les défilés, on fait plus d'heures, mais il y a toujours un moment où on nous pousse à rentrer chez nous », admet-elle. Lorsqu'Eva aura achevé son apprentissage, elle pourra se prévaloir d'un « brevet professionnel en tailleur dame ». Dior a pris en charge sa formation et la rémunère à hauteur de 1 500 euros brut par mois. Après presque cinq années de pratique de très haut niveau, elle aura le choix de travailler ailleurs. « Les liens créés ici sont tissés d'admiration et de loyauté. Nombre de petites mains partiront bientôt à la retraite. Les jeunes héritiers d'un savoir-faire précieux ont à cœur de le développer au sein de la Maison qui les a formées », ajoute Christiane, comme si elle souhaitait qu'Eva noue un lien durable avec la marque. La Toulousaine se sent privilégiée de pouvoir perpétuer un savoir-faire historique. « Je ne pense pas que le travail de la main disparaîtra de sitôt », pronostique-t-elle en traçant les traits d'une jupe crayon à l'aide d'un patron.

Vincent Pellegrino

Le goût de l'ombre



© Romain Agard

Le feu sacré

Artificier de renom, Michel Murcia réserve la lumière à ses spectacles pyrotechniques depuis 54 ans. Magicien de l'ombre, il puise sa reconnaissance dans les yeux des spectateurs mais peu sont ceux qui connaissent son identité.

Michel Murcia, 62 ans, revient sur des terres qu'il connaît bien : le lac François Soula de Plaisance-du-Touch. Barbe mi-longue et grisonnante, manteau de cuir sur les épaules, il sourit en regardant ce plan d'eau, impatient de partager ses souvenirs. « Des feux, j'en ai tiré quelques-uns ici, les 13 et 14 juillet », amorce-t-il tout sourire en se remémorant les spectacles qu'il a orchestrés dans cette commune de la banlieue toulousaine.

« Mes collègues et moi n'avons pas souvent l'occasion d'être dans la lumière, alors tous ceux qui deviennent artificiers l'ont choisi. Ça ne peut

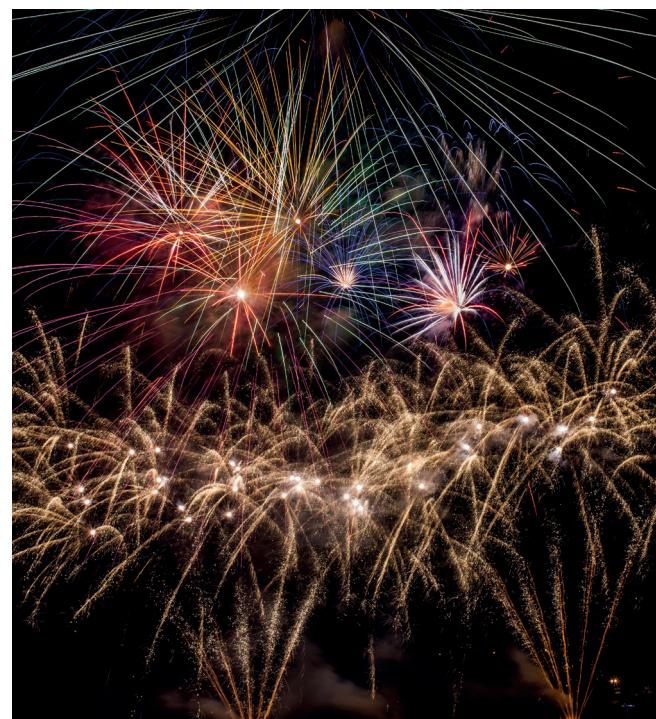
pas être par défaut », assure-t-il. Michel habille la nuit de lumière, mais lui s'épanouit dans l'ombre. Sa récompense, il ne la cherche pas dans la notoriété. Nadia, sa femme et collaboratrice, le confirme. De ce mari qu'elle admire, elle connaît la modestie et l'indifférence à la gloire facile. « *Sa satisfaction première, ce sont les applaudissements après une très grosse journée de travail. Michel est très humble, il n'a pas besoin de se mettre en lumière. Dans son travail, il fait tout avec le cœur et les tripes. C'est un homme rayonnant et perfectionniste, rien n'est laissé au hasard* », développe-t-elle au téléphone, d'une voix enjouée. « Pen-

dant les jours de fête, il dort boulot et mange boulot. Mais je dois parfois lui rappeler qu'il est à la maison et qu'il faut penser à autre chose, sinon il est invivable », taquine-t-elle. Engagé dans l'armée française, Michel rencontre des artificiers un peu par hasard. Il a 18 ans. Fini le Motocross dont il est pourtant fan. La passion des feux l'emporte. Dans ce métier d'autodidacte, tout s'apprend au contact des professionnels. Michel frappe à la porte de Lacroix-Ruggieri, le plus grand groupe d'artifice français. Son culot paie. Il est embauché. À la faveur des contrats décrochés par Lacroix à l'international, il tire des feux qui

magnifient les plus beaux endroits de la planète. « *J'ai eu l'opportunité de tirer des feux au Vietnam, à Dubaï, Oman, Chypre, en Argentine, en Martinique, en Syrie ou encore au Turkménistan* », liste-t-il sans plastronner. En 2002, il devient distributeur de la marque en créant sa propre entreprise : Toulouse Artifices Créations. Aujourd'hui, cet artisan du feu règne sur l'agglomération toulousaine. Blagnac, Colomiers, Balma, Tournesfeuille et bien d'autres sont ses terrains de jeu. Hors saison (l'été, puis à partir de novembre/décembre), c'est plutôt creux : « *Il faut préparer et prendre contact avec les communes pour les prochaines échéances. Moi j'arrive à en vivre. J'en fais 160 tirs sur une année normale, le tout en quelques jours. Mais beaucoup le font en parallèle d'un métier principal. C'est davantage une passion qu'une profession. On n'a besoin d'artificier que les 13 et 14 juillet finalement* », déplore Michel.

Il suffira d'une étincelle

Si l'artificier ne devait retenir qu'un seul moment dans sa carrière, ce serait sans doute sa collaboration avec Johnny Hallyday. Ce fan inconditionnel a eu l'honneur de participer à certains shows du « Taulier », à Toulouse. Cerise sur le CV, il se retrouve même sur scène, tout près du rocker lors d'un de ses concerts les plus mar-



© Gabriel Murcia, société TAC

quants : la sortie de son vingtième album, au Stade de France, en septembre 1998. Johnny Hallyday est alors le premier Français à faire un concert dans cette enceinte, inaugurée quelques mois plus tôt. « *C'est un artiste qui utilisait beaucoup d'effets pyrotechniques sur scène. Un super souvenir, de même que les concerts à Toulouse. Pour être homologué, il lui fallait un artificier français et je peux dire que j'en fais partie* », se réjouit-il rétrospectivement.

DATES PHARES

Septembre 1998 :
Tir des feux d'artifice pendant le concert de Johnny Hallyday

Septembre 2001 :
Explosion de l'usine AZF à Toulouse

Avril 2015 :
Feu d'artifice tiré pour les 40 ans de la fin de la guerre au Vietnam

Sous les projecteurs

Parfois bien sûr, la machine s'enraye. Le 14 juillet 1999, la cité de Carcassonne se prépare à vivre le feu d'artifice considéré comme l'un des plus beaux de France et d'Europe. Ce jour-là, le jeune artificier est chef de tir. « *C'est une journée comme beaucoup d'autres. Je prépare l'ensemble des dispositifs avec mes équipes. Tout démarre normalement. On avait un nouveau système pyrodigital automatisé, moderne pour l'époque alors tout était déjà prêt* », détaille-t-il. Mais la

soirée tourne très vite au cauchemar : « *Les scories des torches sont tombées sur le câble majeur, qui mesurait 800 mètres, le long de la cité. On n'avait que deux jours pour monter le feu et on n'a pas eu le temps de mettre du sable sur les câbles comme habituellement. Le câble a pris feu et là, plus rien. Tout s'éteint.* » Panique et impuissance. La cité de Carcassonne est privée de ses cascades et de son bouquet final. Michel Murcia sort de son ombre bien-aimée pour faire face aux projecteurs. « *Les appels du préfet, la conférence de presse dès 8 heures du matin, les sollicitations des journalistes, bref, la totale. Je m'en rappellerai toute ma vie* », plaisante-t-il. Ce raté lui a valu une belle bronca de la part des spectateurs présents le long de la cité. « *Certains touristes anglais ont même voulu qu'on rembourse leur chambre d'hôtel !* », souligne-t-il, rigolard même s'il a dû faire cadeau d'un feu à la cité de Carcassonne pour le passage à l'an 2000. Aujourd'hui, ce père de famille animé par le goût des autres s'emploie à transmettre son savoir-faire. Dans son sillage, la relève de l'ombre s'ingéniera pour que les nuits des spectateurs soient plus belles que leurs jours.

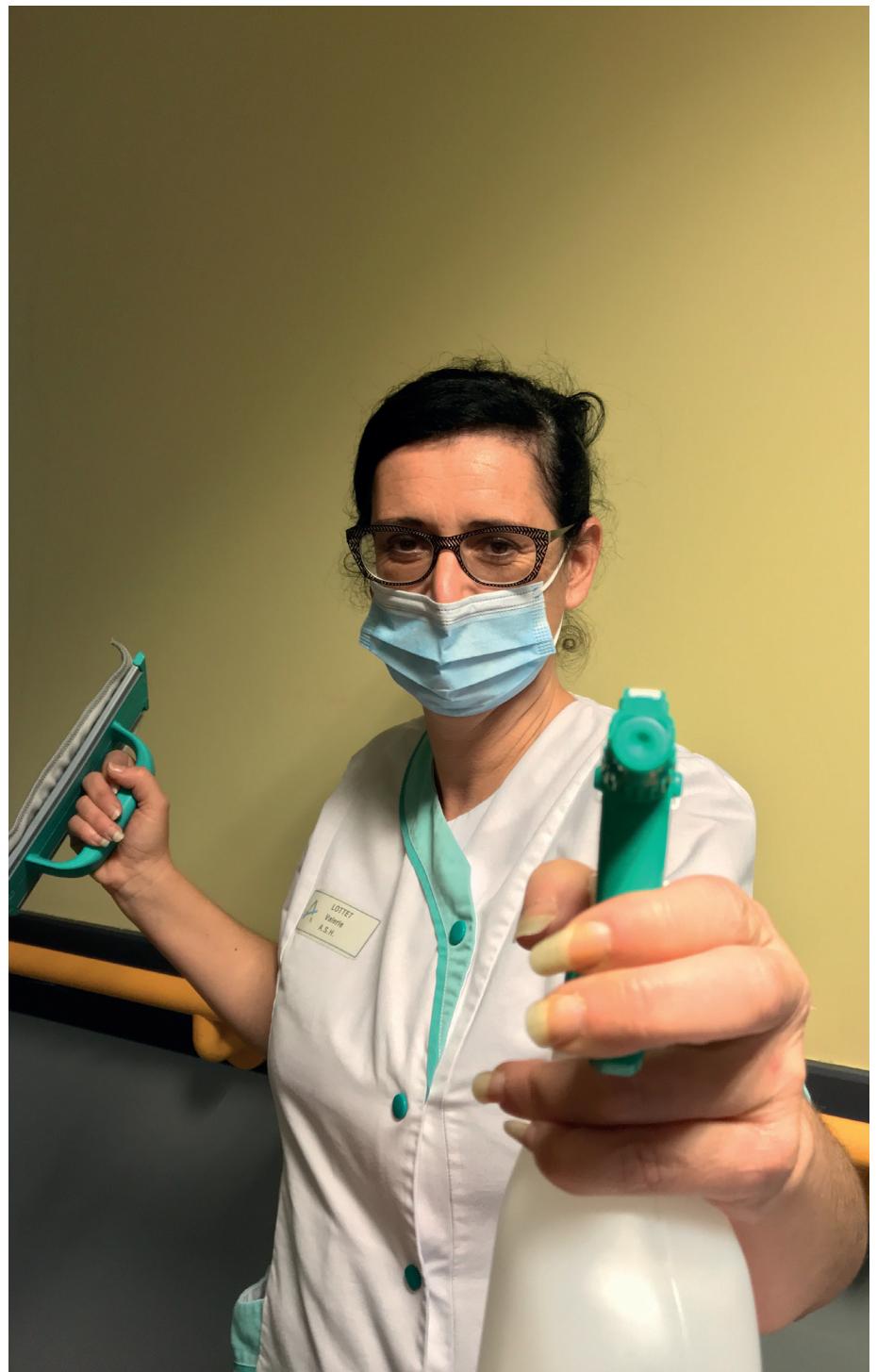
Romain Agard

Une ombre au tableau

Première de corvée

Femme de ménage dans une maison d'accueil spécialisée pour polyhandicapés aggravés, Valérie Lottet exerce un travail invisible et peu considéré. Un mépris compensé par une bonne relation avec les résidents.

La lumière ne se reflète pas sur un carreau crasseux. C'est bien connu. Son opposé, l'ombre, navigue entre les chambres, la salle à manger et les toilettes. Elle change les draps, passe le balai, nettoie l'urine. Le métier est ingrat. Depuis tôt ce matin, l'agent d'entretien porte sa tenue de travail. Blouse vert et blanc, pantalon pistache assorti. La femme de ménage de la maison d'accueil spécialisée « Les Myrtilles », au pied des montagnes pyrénéennes, dans le village d'Osseja, sourit sous un masque bleu qui ajoute à son invisibilité. Dans le couloir du centre, deux fauteuils roulants bloquent l'entrée. Une résidente dodeline de la tête, à genoux sur un sol récuré par Valérie. Ce carrelage bleu-gris, la quadragénaire le brique tous les jours. La travailleuse fantôme est l'une des trois femmes de ménage de l'établissement. 30 adultes atteints de déficience mentale et en grande dépendance vivent ici à l'année. Valérie Lottet pousse son chariot au milieu du va-et-vient des aides-soignants. Dans ce décor aux couleurs gaies, elle se fond dans la masse. Le métier d'agent d'entretien est essentiel dans un centre d'aide à la personne. Pourtant, les femmes de ménage des maisons d'accueil spécialisées ne reçoivent pas la prime du Ségur de la santé, octroyée après la crise sanitaire. Ce coup de pouce, attribué par l'Etat, valorise le travail des soignants en milieu médical, du personnel hospitalier et des professionnels des EHPAD publics. Certains employés du secteur médico-social touchent le supplément de 183 euros net par mois depuis le



© Eléonore Ester

ier novembre, mais Valérie Lottet n'y a pas droit. « *Cette réforme, les professionnels de la santé en avaient besoin, mais pour nous, c'est injuste. On travaille, on est vigilantes sur un tas de choses. Rien ne doit traîner par terre et tout doit être parfaitement propre, sinon les résidents peuvent se mettre en danger en ingérant un produit ou une saleté* », souligne-t-elle en lâchant son seau d'eau. Elle ajoute à bout de souffle : « *Depuis le Covid, je nettoie les poignées de porte trois fois par jour. Les règles sanitaires sont beaucoup plus strictes qu'avant.* »

Lessivée

Après avoir rangé son chariot dans le local technique, Valérie s'assoit enfin sur une chaise en bois, dans la salle de visite réservée aux familles. Il lui reste une heure avant la fin de son service. Son visage encadré par de grosses lunettes de vue zébrées se détend. Elle avoue prendre du recul sur la situation. « *Travailler ici m'aide à relativiser. Une prime qui saute, c'est rageant mais ce n'est rien par rapport au handicap des résidents. Ils ont la motivation et le courage alors qu'ils sont en grande difficulté physique. La santé est primordiale dans une vie, bien plus que 183 petits euros. Les éducateurs ne les ont pas perçus non plus alors ça passe mieux* », analyse-t-elle. Quand le couloir se vide, en fin d'après-midi, elle désinfecte le sol à coup de serpillière. Souvent, un visiteur passe et piétine son travail. Valérie perd son flegme. Sa mine devient aussi sombre que ses cheveux, continuellement attachés en chignon. Faire contre mauvaise fortune bon cœur, Valérie repasse un coup de toile. « *Le manque de respect pour mon travail vient surtout des familles ou des interve-*

nants extérieurs. Quand ils passent sur le sol mouillé, je suis obligée de nettoyer à nouveau pour limiter la prolifération de bactéries », détaille-t-elle. « *Les familles ne se rendent pas compte que tout doit être propre. Souvent, elles fouillent dans les armoires. Elles manipulent les vêtements alors que je viens juste de les désinfecter. C'est comme si on ne me voyait pas* », s'exaspère-t-elle.

Amour propre

Mère de deux enfants, Valérie a choisi sa situation professionnelle, pour son fils, sa fille et son mari. « *Les horaires sont adaptés et je ne fais pas d'heure supp, en général. Sauf quand une de mes collègues est absente, on passe en journée coupée* », précise-t-elle. Avec ses heures, son salaire atteint le SMIC, 1.300 euros. Entre ses ambitions personnelles et la carrière de son époux à la Direction Interdépartementale du Sud-Ouest (DIRSO), la titulaire d'un BTS en commerce international a tranché. Elle a choisi de rester dans les montagnes pyrénéennes, où elle a grandi avec son époux. « *C'était plus simple pour nous...* », évacue-t-elle pour abréger, avant de se raviser et de clarifier : « *Enfin, je ne sais pas trop moi-même comment je me suis retrouvée ici. C'est par hasard.* » Avant d'intégrer « Les Myrtilles », Valérie fait des ménages pendant 10 ans, multiplie les remplacements, obtient des CDD et finit par décrocher son CDI l'an dernier. Un parcours chaotique que l'agent de nettoyage

ne regrette pas.

D'autant moins que le mépris de quelques-uns est compensé par la richesse des relations qu'elle entretient avec les résidents. « *Valérie passe beaucoup de temps avec les résidents, ou plutôt, ce sont eux qui viennent la voir. Il y a une sorte d'amitié entre eux* », commente Andréa, une psychomotricienne. Les soirs de ménage, l'agent technique retrouve M*, J* ou H* dans le couloir. « *Je mets de la musique depuis mon téléphone. J'ai conçu une playlist exprès pour ces soirs-là. Elle varie selon les résidents. Avec J, c'est du rap : Ninho, Jul, Maître Gims; avec M, des chansons paillardes; avec H, c'est plutôt Cabrel, Goldman, les années 80. C'est vraiment sympa* », confie Valérie. Cette douceur, la salariée ne l'a trouvée qu'ici, dans

cette maison spécialisée. Jamais elle ne s'est sentie si entourée dans ses précédents emplois : « *J'étais toujours seule, je n'avais pas le même rapport avec les autres. Ici j'ai une grande liberté. Je*

m'implique dans les activités comme le dessin, les chansons ou les goûters d'anniversaire », se félicite-t-elle en plongeant ses yeux bruns, à peine maquillés, sur une planche de photos. W*, handicapé, y souffle ses bougies d'anniversaire sur son fauteuil roulant. À l'arrière-plan, les aides-soignants et Valérie.

Eléonore Ester

*Prénoms modifiés pour raisons de confidentialité

Une ombre au tableau

Very bad triples

Julien Martin est atteint de la maladie de Crohn. Il souffre d'anxiété sociale, et vit reclus dans son appartement avec sa copine Caroline. Portrait d'un jeune homme esquinté, à l'ombre du monde.

Ce sourire est crispé, presque gêné. Lui me checke du poing, elle, attend cachée dans son dos. Julien et Caroline n'ont pas vraiment l'habitude des visites. Le couple vit reclus, loin du monde et de l'agitation de la ville. Difficile de parler de chacun d'eux à la troisième personne, tant ces deux-là ne font souvent qu'un. Derrière Julien, vous trouverez toujours Caroline. Dans leur petit appartement d'une cinquantaine de mètres carrés de la banlieue de Pau, peu de visiteurs. Julien est atteint de la maladie de Crohn. Cette inflammation chronique des intestins, qui le ronge de l'intérieur, provoque d'atroces douleurs abdominales. Les diarrhées et les allers-retours aux toilettes ponctuent son quotidien, et rien ne peut l'éloigner du petit coin. Pourtant, ce grand bonhomme d'1 mètre 90 n'est pas de ceux qui s'apitoient. Aux postures victimaires, il préfère les sourires. La preuve par celui qui se dessine maintenant sur son visage.

Moins expressive, plus effacée, Caroline me fixe de ses

grands yeux noirs. Cette petite brune à l'allure fluette a le regard surmonté d'une frange épaisse. Celle qu'on surnomme Cat partage la vie de Julien depuis 5 ans. Elle est atteinte d'un syndrome invisible mais handicapant, celui d'Asperger. Pour Caroline, toute interaction sociale relève de l'épreuve. Dans le salon, elle prépare nerveusement trois cafés, en se tortillant une mèche de cheveux. Cat n'est pas très douée pour deviner ce que pensent les gens.

« On a de quoi survivre un moment »

Quatre ans sans sortir de chez soi. Quatre ans à tout commander sur internet et à esquerir le moindre rapport social. Parfois, il arrive que le couple ne mette pas le nez dehors, même pas sur leur petite terrasse qui surplombe les alentours de la faculté de Pau. C'est le cas aujourd'hui : « *il caille là non ?* », me demande Julien en me tendant du sucre. Cat et lui se font tout livrer : courses, repas, fournitures de bureau... Lorsqu'ils osent une excursion, « *c'est pour aller chercher un McDo, ou faire deux-trois achats. Mais on part vite* », explique Julien. « *De toutes les façons, on a de quoi survivre un moment dans l'appartement.* »



© Virginie Guilhaumet

Le tandem s'est rencontré à l'université de Pau. Lui a arrêté en deuxième année de licence d'anglais. Elle a obtenu sa licence. A l'époque, Julien va bien. Un an plus tard, sa maladie se déclare, et l'oblige à arrêter sa formation. Vient le temps du système D, de la débrouille et des jobs alimentaires : « *putain si tu m'avais vu en caissier à Carrefour t'aurais bien ri* ».

Je faisais n'importe quoi ! », plaisante le jeune homme.

Le studio qu'ils louent depuis un an ressemble à s'y méprendre à un décor de *The Big Bang Theory* : pos-

ters de comics Marvel, figurines à l'effigie d'héros de mangas, écrans à n'en plus finir... « *On a aménagé notre caverne de geeks !* », s'amuse Julien.

Au fil de ce confinement, virtualité et réalité ont fini par se confondre. La maladie, elle, a fait son sale boulot. Depuis un an, Julien souffre d'anxiété sociale. La perspective de fréquenter des lieux animés le tétranise : « *c'est un effet secondaire de ma maladie que je n'ai pas vraiment anticipé. Je ne sors quasiment plus, donc j'ai oublié comment interagir avec les gens.* ». Lui qui s'est lancé récemment dans la création de vidéos YouTube, envie plus que tout les streamers, ces joueurs qui retransmettent en direct leurs parties de jeux vidéo. Il jalouse leur gouaille, leur capacité à « faire le show » : « *je regarde beaucoup de streams. J'arrête lorsque ça me fait vraiment mal, quand j'ai trop envie d'y être ou de faire comme eux. Parfois j'en pleurerais presque* », lâche-t-il dans un rire qui maquille son chagrin.

DATES PHARES

Novembre 2016 :
Rencontre avec Caroline

Décembre 2017 :
Premiers symptômes de Julien

Septembre 2020 :
Nouvel appartement

Il y a un an, dans leur ancien appartement du Crous d'une petite trentaine de mètres carrés, Cat et Julien vivaient au gré des aides financières de leurs parents. Julien n'avait alors pas obtenu son AAH (Allocation adulte handicapé, d'une valeur moyenne de 900 euros par mois) qu'il perçoit aujourd'hui. Une parenthèse douloureuse, que

le couple peine à refermer : « *il y a un an, l'idée c'était toujours d'aller de l'avant : on vivait au jour le jour, en se disant que ça irait forcément à un moment. On a pas mal galéré* ».

et personnellement j'en ai beaucoup souffert. J'arrivais même plus à passer le pas de la porte d'entrée. Le Julian de l'année dernière ne t'aurait même pas fait venir », détaille-t-il. Caroline se tait.

Sortir du cercle

Aujourd'hui, celui qui peut passer jusqu'à deux heures aux toilettes sans en sortir suit depuis sept mois un traitement expérimental, venu des Etats-Unis. « *Je me rends chaque semaine à l'hôpital pour des piqûres. Ça soulage énormément mes douleurs, et ça me permet de ne pas passer ma vie aux toilettes* », se satisfait Julien. L'enfermement lui ne se soigne pas par voie chimique : « *j'ai toujours été renfermé sur moi-même. Je ne l'ai pas toujours mal vécu, au contraire. Mais maintenant, grâce au traitement, j'ai envie de sortir de ce cercle. Envie de sortir tout court* ». Allongée sur le canapé, Caroline écoute Julien. Souvent, elle le soutient et l'encourage à sortir, à revoir la lumière du

jour. Parfois, elle l'incite à rester. Elle, a bien plus de mal à affronter le monde extérieur.

Jamais Julien n'a sollicité de psychologue : « *je préfère me faire violence, me remettre petit-à-petit en conditions. Si ça ne marche pas, là j'y penserai* », lâche-t-il évasif. Depuis que ses intestins le font moins souffrir, le jeune homme s'est remis au sport. Quelques séances de musculation, histoire « *de garder la forme* ».

Pour Caroline, le combat est tout autre. Elle n'a jamais été à l'aise en société. Elle ne le sera peut-être jamais. Julien la pousse à sortir, à communiquer. Il la comprend mieux que quiconque, lui qui partage aussi cette peur du monde extérieur : « *quand elle souffre, je souffre avec elle, je vois très bien ce qu'elle ressent* ». Cat lui échange un sourire en réponse, avant de se replonger dans sa console de jeux.

Julien et Caroline sont des écorchés, deux âmes sœurs qui tentent de s'en sortir ensemble : « *quand elle souffre, je souffre avec elle, je vois très bien ce qu'elle ressent* », confirme le jeune homme. « *Julien m'a sauvée, mais je crois aussi qu'on s'est sauvés mutuellement* », ajoute Cat en écho, les yeux rivés sur son écran. Pourtant, tous deux « *ne se tirent pas toujours vers le haut. Quand l'un veut sortir, l'autre veut rester* », concède volontiers Julien. Tous les deux se soignent. S'empoisonnent aussi. En fin d'après-midi, la visite a assez duré. Cat et Julien ont eu leur dose d'interaction sociale. Ils me raccompagnent, souriants, et pas mécontents d'en finir.

Virgile Guilhamet

Une ombre au tableau



Gazon maudit

Romain Andreac est le jardinier du stade Ernest-Wallon. Toujour prêt à chérir sa pelouse, il souffre néanmoins d'un manque de reconnaissance.

A la vue de ses muscles et de ses tatouages, on pourrait croire que Romain Andreac est un joueur du Stade Toulousain mais cette impression est vite démentie. Il compte parmi les petites mains du Stade Toulousain, et travaille toujours dans l'ombre. On peut le qualifier de jardinier du stade Ernest-Wallon mais il récuse ce terme et lui préfère ceux « d'intendant », « d'agronome » ou « d'ingénieur » : « pour moi on as-

socié toujours le jardinier à un mec qui plante des fleurs et tond le gazon alors que c'est beaucoup plus que ça. À 34 ans il est à la tête d'une équipe de trois personnes, et s'occupe de la nutrition, de la pousse et de la qualité du gazon. « *Jefais vivre une dynamique végétale dans un sol presque neutre* », explique-t-il. « *Si la pelouse est pourrie, ce sont les jardiniers qui sont des blaireaux. Si elle est bien, c'est normal, c'est ce qu'on nous demande* », soupire Ro-

main Andreac, manifestement en mal de reconnaissance. Il lui arrive de travailler une dizaine d'heures par jour, six jours sur sept. Malgré ce dévouement, Romain ne trouve pas la gratitude méritée. Ce genre de réflexions, il assure les entendre souvent, mais s'y est habitué : « *on est sous-considerés et très rarement mis à l'honneur, pourtant sans nous il ne peut pas y avoir de résultats.* » Un avis partagé par Charly Balsamin, son coéquipier : « *notre*

métier n'est ni valorisé ni récompensé et c'est très frustrant. » Mais ce qui embête le plus Romain c'est que ce manque de reconnaissance se répercute sur ses collègues : « *les jeunes sont de moins en moins motivés et je les comprends, on ne remarque jamais leur travail.* » Malgré l'investissement qu'exige l'entretien d'un stade, le rôle de Romain et de son équipe passe souvent inaperçu aux yeux des joueurs et des médias. Pourtant il est très important et demande beaucoup d'engagement. « *Il faut être présent chaque jour et prendre en compte de nombreux paramètres.* » Des efforts indispensables à la réussite de son équipe « *sans terrain en bon état elle ne peut pas jouer* » souligne encore l'intendant d'Ernest Wallon.

Terrain miné

Rien ne prédestinait Romain à ce métier de l'ombre, exercé par une centaine de personnes en France. Après une enfance en terres lilloises où le football est le sport de prédilection, il s'oriente vers l'ébénisterie et la sculpture sur bois. Mais au sortir de sa formation, c'est dans une entreprise d'espaces verts qu'il fait ses premiers pas. Il se découvre alors une vraie passion : « *j'y ai appris énormément et j'ai découvert que le métier d'intendant faisait appel aux valeurs que j'aime : la rigueur et le travail bien fait jusqu'au dernier détail.* ». L'art peut aussi se retrouver sur le gazon.

Mais tout n'a pas toujours été tout rose. Sa vie privée a parfois cahoté, il divorce. C'est l'heure de la plus grosse remise en question de sa vie. Il reprend ses études et se lance dans un diplôme professionnel agricole. « *J'avais envie d'aller plus loin tout en restant dans ce que je savais faire,* », témoigne-t-il. Sa spécialité ? Surfaces gazonnées sportives. Il effectue son alternance entre le golf de Bondue à Tourcoing et celui de Bouli à Versailles. Il découvre la région parisienne. « *C'était une bonne transition pour apprendre à parler correctement* », en référence aux clichés sur sa région. Une nouvelle aventure, où sur le green, il côtoie une clientèle qui ne prête pas attention à son travail : « *la population de ce genre d'endroit est bourgeoise, ils payent cher pour être là. Ils veulent la perfection, c'est normal, mais cela n'empêche pas de reconnaître le bon travail* », regrette-t-il.

DATES PHARES

Mars 2016 :

Prise de poste au golf de Bondue

Juillet 2019 :

Obtention de sa licence gestion des surfaces sportives engazonnées

Septembre 2019 :

Prise de poste au Stade Toulousain

Une exigence qu'il retrouve au Stade Toulousain. L'équipe championne de France et d'Europe en titre, requiert un terrain en parfaite qualité. Cette passion, il essaye au mieux de la transmettre à son équipe, ce qui plaît à Charly Balsemin, son collègue : « *Romain c'est un passionné, ça lui permet d'être un vrai leader pour nous et c'est très agréable.* » Père d'un petit garçon, Romain sacrifie une part de sa vie pour son travail « *j'aimerais accorder plus de temps à ma famille mais je préfère travailler plus et lui donner ce dont elle a besoin.* » confie-t-il.

Persuadé de ne pas être reconnu à sa juste valeur, Romain n'en reste pas moins positif et dévoué « *ça ne suffira pas à me décourager, je reste un passionné* ». ■

Luce Richardot



© Luce Richardot

Une ombre au tableau

Sévinces sociaux

Léo est sans domicile fixe depuis un an. Ce jeune toulousain erre de jour comme de nuit dans les rues, dans l'anonymat le plus complet aux yeux des passants.

En ce mois de décembre, le thermomètre frôle le zéro la nuit. À 23 ans, Léo vit et dort dans la rue. Un an et demi de galère. Le jeune homme est assis dans le renforcement d'une vitrine de magasin, fermé ce lundi matin. On le devine à peine. Il affiche tout au plus un mètre soixante-dix, porte un pull noir et une veste rouge. À côté de lui, un cabas à roulettes vert sapin rempli de vêtements et son compagnon Mambo, un sociable pitbull blanc emmitouflé dans un vieux sac de couchage. Dans la rue résonnent les accords que Léo joue à la guitare. « *Je suis obligé de faire la manche comme ça pour gagner ma vie* », dit-il en considérant les trois pièces jaunes jetées dans la gamelle de son chien. « *C'est à peine si on nous remarque dans la rue... Parfois les gens font tout pour ne pas croiser notre regard* », soupire Léo. Tout à coup, ses yeux bleus fixent le sol et son regard s'assombrit : « *Il arrive qu'on m'insulte. On me dit de bouger, d'aller trouver un travail, alors que les gens ne me connaissent pas.* » Il y a aussi les relations avec les policiers : « *Ils pensent nous rendre*

transparents en nous déplaçant mais c'est impossible. On est là, et on sera toujours bien là. Tant que les choses ne changent pas, on ne disparaîtra pas », martèle-t-il. Curieusement, c'est la nuit qu'il se sent le moins invisible. Son endroit favori pour jouer les soirs des week-ends, c'est sur les marches du bureau de La Poste, square Charles de Gaulle. « *Là-bas, ça résonne bien. C'est aussi un lieu très fréquenté. Surtout par les jeunes* », décrit-il. Que ce soit pour discuter, donner des cigarettes ou juste quelques pièces, ce sont les jeunes adultes qui s'arrêtent le plus. « *Peut-être parce qu'ils se reconnaissent en moi.* », s'explique Léo. Quelque part, il s'estime chanceux. « *J'aurais peur si j'étais une femme, seule, à la rue. Mais moi je me sens plutôt en sécurité. Je peux me doucher de temps en temps, je mange tous les jours et puis j'ai un beau petit chien qui me suit partout.* » Orphelin confié à l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) dès le berceau, Léo a été trimballé de foyers en familles d'accueil sans jamais trouver sa place. À 16 ans, CAP agricole en poche, il trace sa route jusqu'à la ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes, transite par l'Ariège à la faveur d'un job dégoté dans un centre équestre où il donne des leçons aux enfants. « *J'adore les animaux* », lance-t-il tout en caressant Mambo de



© EnoraLeLouarn

sa main abîmée par le froid et les travaux en extérieur. Il finit par débarquer à Toulouse à l'été 2020.

Demain, ce roi de la débrouille a rendez-vous avec l'association Le Camion Douche pour se laver. Il va aussi pouvoir travailler grâce au programme TAPAJ (Travail Alternatif Payé à la Journée). « *Ce sont des missions rémunérées à la journée. Je vais devoir repeindre des volets. Je vais me faire 40 euros* », précise celui qui ne vit que de la manche et de la générosité des badauds de ses concerts improvisés. Le travail manque à Léo. Il assure que c'est un moteur chez lui. Un salaire lui permettrait aussi de repasser le permis. Il l'a perdu à cause de sa consommation de cannabis. « *Je suis passé au CBD* », signale-t-il. « *Contrairement à la beuh, ça me détend sans m'assommer* » admet-il. Les affres de la rue n'affectent pas la bouille encore enfantine de Léo. Malgré sa moustache et sa barbe, on le croirait à peine sorti de l'adolescence. Léo promet qu'il s'est racheté une conduite. Sa seule addiction avouée ? Les cigarettes que lui donnent les passants. « *Pour boire, que ce soit pour Mambo ou moi, je vais demander aux restaurateurs de me remplir une bouteille. Sinon il y a des fontaines derrière les toilettes publiques !* », explique-t-il. La rue exige de nouveaux réflexes. « *Personnellement, je ne bois pas au point d'être ivre avant de m'endormir, par peur qu'on me vole mes affaires. L'hiver, je m'endors tou-*

jours dans un coin chaud. Sinon je pourrais ne jamais me réveiller. C'est arrivé à de nombreux amis ».

Enfant de l'ASE

« *Je n'ai jamais connu mes parents. Je suis arrivé dans une famille d'accueil quand j'avais deux mois* », enchaîne Léo sans émotion apparente tant il est habitué à cette vie cabossée. Selon la Fondation

Abbé-Pierre, 10 000 personnes sans abri nées en France sont, comme Léo, d'anciens enfants placés. Soit un quart des SDF.

Jusqu'à ses 14 ans, Léo vivait dans la campagne en Charente-Maritime. « *J'ai*

grandi dans une famille de paysans. J'ai appris beaucoup sur le monde agricole, mais ces gens ne connaissaient pas beaucoup le monde extérieur. Ils n'avaient jamais voyagé. » Or, le voyage, la route, Léo aime ça. Des envies d'ailleurs et de modes de vie alternatifs comblés dès son arrivée à la ZAD.

Jamais vraiment chez soi

« *J'ai rencontré des gens incroyables à la ZAD. On faisait tout nous-même. On avait notre boulangerie, on faisait même nos propres bières. Faire ses bières, c'est la classe pour un mec à la rue !* » dit-il en coiffant sa longue moustache. « *Je suis parti un peu après les premières expulsions* ». Ce sont les années dont il garde le meilleur souvenir. Là-bas, il se débrouillait. Léo



n'aime pas dépendre des autres. Aujourd'hui parfois, des amis lui proposent de l'héberger : « *De temps en temps, j'y vais. Mais ça me gêne. Quand on est chez les autres, on n'est jamais vraiment chez soi.* »

À la ZAD, il était entouré d'artistes. C'est dans cet univers qu'il s'épanouit. Le monde de l'art. C'est d'ailleurs la musique qui le motive tous les jours. « *Mon style de musique évolue beaucoup en fonction des personnes que je rencontre* ». Le jeune sans-abri confesse une admiration sans borne pour Georges Brassens : « *C'était un homme passionné. Un malade de la guitare. Il venait d'un milieu modeste. Avant d'aller à Paris, il avait fait les quatre cents coups !* », s'identifie Léo sensible aux refrains anarchico-libertaires du chanteur qui scandait que « *les bonnes gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux.* » Léo en sait quelque chose.

Enora Le Louarn

Une ombre au tableau

Moteur de recherche



Voilà maintenant dix ans que Nils Karlberg s'acharne sur son projet de moteur thermique. Cet écolo de 69 ans a à cœur de concevoir une nouvelle source d'énergie verte dans son atelier à Brassac. Une idée qui lui donne du fil à retordre.

C'est l'histoire d'un touche à tout de génie, un Géo Trouvetou iconoclaste qui jamais n'est parvenu à s'extirper de « la vallée de la mort ». Ce moment où un scientifique est sûr de la pertinence de son invention. Peut-être le drôle de parcours de Nils Karlberg explique-t-il l'ombre dans laquelle son moteur thermique est aujourd'hui relégué.

Le moteur thermique conçu par ce sexagénaire qu'on dirait tout droit sorti de *Retour vers le futur* permettra de produire de l'énergie verte sans ressource fossile ni électricité.

« On a assez abusé de la planète aujourd'hui », plaide sans relâche ni amertume, ce Suédois installé dans le village de Brassac avec son chien Stella.

Pas un jour sans que Nils ne corresponde avec le docteur en thermodynamique appliquée Johan Renner de l'Université de Linköping en Suède. Pas un jour sans qu'il n'abîme ses yeux bleus sur les circuits électriques de « sa machine ». Déterminé à concrétiser son invention, et sûrement un peu tête, ce passionné reconnu par ses pairs mais ignoré par les industriels n'a jamais baissé les bras.

Créer à en perdre la raison

Sa collaboration avec le Dr Renner lui a permis d'obtenir un brevet dans son pays d'origine. Une validation qu'il peine à obtenir dans l'Hexagone. « Écrire un brevet en

Français, pour moi, c'est impossible même avec des outils de traduction. Il y a des termes techniques que je ne peux pas traduire... », soupire le Nordique. S'il se fait comprendre à l'oral malgré son fort accent, à l'écrit la barrière de la langue est plus handicapante. Chaque jour il se penche sur ses lignes de codes, les triture, les malaxe afin d'améliorer le concept imaginé. Nils dans sa bulle tarnaise ne lâche rien.

Steve Jobs phosporait dans son garage, Nilsgamberge dans son atelier : l'analogie s'arrête là. Pas de quoi altérer la volonté de Nils. Au quotidien, il redouble d'inventivité avec des objets de récup'. Coûte que coûte le Suédois veut construire son moteur. « Moi j'y crois, je crois en mon projet », martèle-t-il. Sa constance et son abnégation, il les doit aussi à sa fille, Sophia, webdesigner. Elle le suit dans son projet,

travaille pour qu'il soit reconnu. C'est même elle qui a présenté le fameux moteur à la COP21 à Paris en 2015. « *Je pense être un soutien pour mon père dans les moments de doutes. J'aimerais travailler avec lui sur ce projet à temps plein* », rêve la quarantenaire qui consacre un jour par semaine à la communication et au marketing autour du projet.

Les mille et une vies

Ce savant fou affiche un parcours professionnel qui colle bien à sa personnalité. Atypique. Dans sa jeunesse, il travaille en tant qu'assistant photo. « *C'était la super caméra à l'époque* », dit-il en montrant fièrement la Super 8 qu'il a conservée comme une relique. C'est lors de cette première expérience qu'il se passionne pour la technologie. Nils a assisté à la transition entre l'analogique et le numérique, qu'il surnomme avec une candeur qui étonne « *le passage du petit ordinateur au grand ordinateur* ». Patron d'une société spécialisée dans les matériaux électroniques, chef de projet et consultant en radiodiffusion, Nils Karlberg a eu plusieurs vies. Toutes ont en commun cette passion pour les ondes et l'électronique, qui l'habite encore aujourd'hui. Le vieil homme aux allures de boomer, a installé lui-même un

système qui met en réseau tous ses appareils électroniques. Dans quel but ? Pouvoir écouter les métalleux de Rammstein aux quatre coins de sa maison. Habillé de sa chemise hawaïenne porte-bonheur, Nils Karlberg met toutes les chances de son côté pour enfin sortir de la funeste « vallée de la mort ». Peut-être son moteur et lui auront un jour le droit à la lumière.

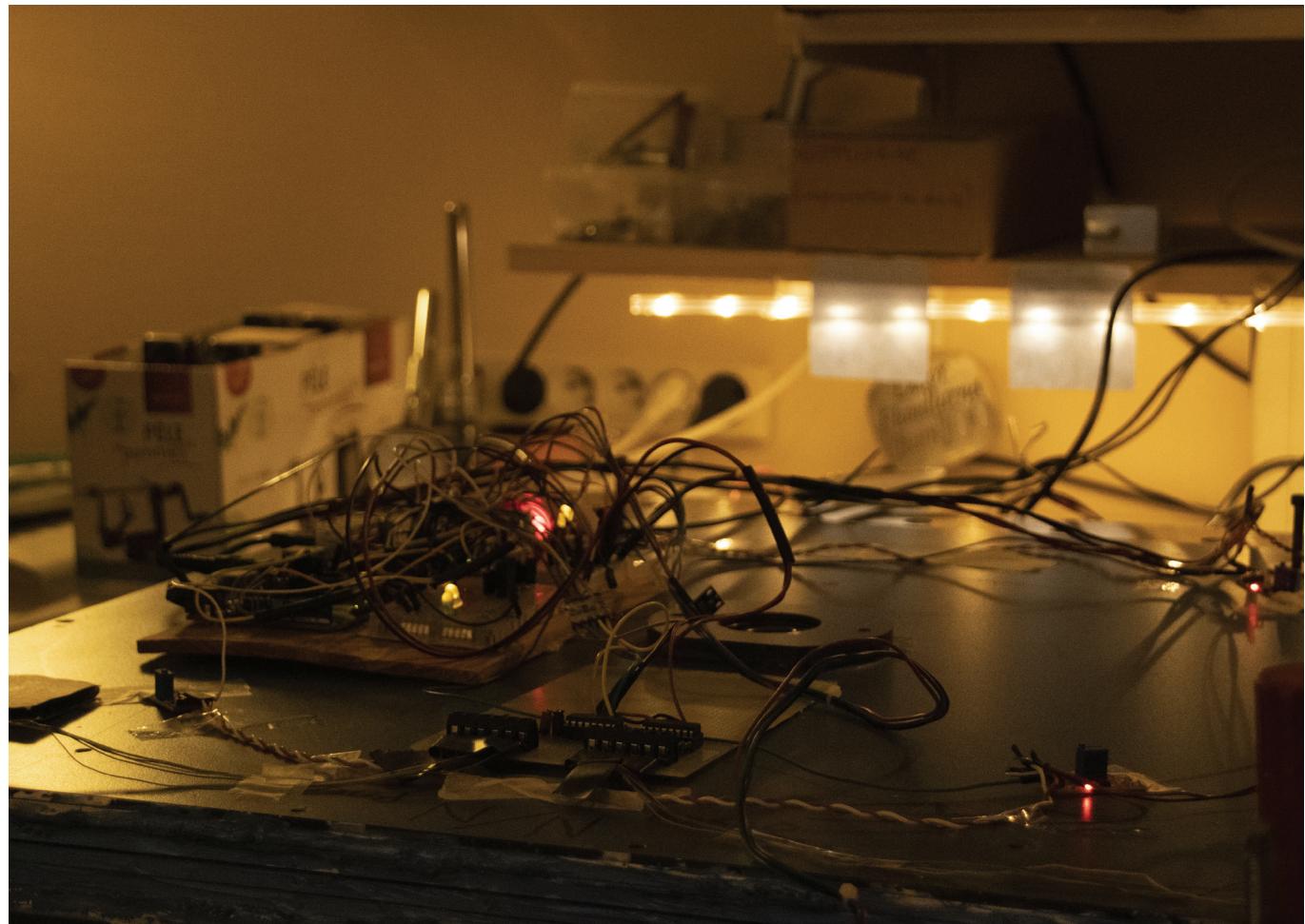
Emeline Lagarde

DATES PHARES

1969 :
Rencontre avec sa femme

1997 :
Déménagement à Brassac

2010 :
Début des travaux sur le moteur



Une ombre au tableau

La Miss d'à côté

Wanda détient depuis plus d'un an le titre régional d'Ambassadrice Midi-Pyrénées. Soucieux d'honorer les femmes pour ce qu'elles sont et non ce qu'elles montrent, ce concours ne lui a pourtant pas ouvert les portes de la notoriété.

Trop souvent Wanda a croisé le fer avec son physique. Un physique qu'elle n'aimait pas, qu'elle haïssait. Pourtant, avec sa taille 41, ses lunettes et ce qu'elle appelle « *sa petite bidoche* », elle est aujourd'hui coiffée d'un diadème et porte une écharpe en bandoulière où figure « Ambassadrice Midi-Pyrénées 2020-2021 ». Employée dans une boutique de cosmétiques, elle est l'une des « filles d'à côté » mises en lumière par le concours Ambassadrice France. Une « petite Miss » tapie dans l'ombre, à la silhouette trop ronde ou trop fine, de taille moyenne ou

trop petite, mère de famille ou tatouée... Loin d'aimanter les foules, ces petites-cousines de l'ombre des miss nationales échappent aux radars médiatiques. Le concours Ambassadrice France s'efforce de mettre ces femmes en lumière. Ainsi, lorsqu'elle apprend en mars 2020 qu'il fait escale à Toulouse pour y élire son ambassadrice, Wanda pose aussitôt sa candidature. « *En m'inscrivant, je n'y croyais même pas, je n'avais réellement pas confiance en moi...* », se souvient-elle. Convaincue par les valeurs que défend l'association, Wanda part en terre inconnue. « *Chaque année, trop de filles nous expliquent qu'elles ont été vic-*



© Thomas Duran

times de harcèlement. Elles ne se reconnaissent plus dans le monde d'aujourd'hui et se trouvent laides. Elles perdent confiance en elles. Si j'ai voulu créer ce concours en 2019, c'est pour aider toutes ces femmes. Beaucoup me disent que c'est une réelle thérapie, elles apprennent à s'aimer, à aimer leur corps, à s'accepter. Elles se disent capables de faire des choses qu'elles n'imaginaient pas », justifie Elsa Schwebel, présidente de l'association à l'origine du concours. Des propos qui ne manquent pas de faire écho au passé de Wanda.

Parcours de combattante

« Vers mes 10 ans, la précarité s'est lentement installée dans la famille. Comme si ça ne suffisait pas, le harcèlement lié à mon physique a suivi », soupire-t-elle. Une mère qui enchaîne les petits boulots, un père responsable chez un primeur et quelques jours dans la semaine, des repas aux Restos du cœur. Sur le chemin de l'école, l'angoisse. « Je savais que les autres élèves étaient là, prêts à se moquer, à piquer sur mon physique, j'étais l'imparfaite, la "bouboule". Le collège a été une période très difficile. En plus, je n'étais pas féminine et beaucoup n'hésitaient pas à me le faire savoir... ». En se remémorant cette période, les yeux fermés, elle explique : « Maintenant, je m'en fous. Ces années difficiles m'ont permis de grandir, de devenir plus mature. Je n'ai pas toujours fait les bons choix, je le sais, et travailler comme responsable logistique dans le trans-

port routier juste après le lycée n'a pas été ma meilleure idée. J'étais entourée de mecs complètement arriérés sur la vision de la femme. » Frustrée, à force d'exercer ce job qui ne lui ressemble pas, Wanda plaque tout et entreprend de s'écouter enfin. Elle se passionne pour l'esthétique depuis toujours et décide

de se reconvertisir malgré ses doutes. « C'était une époque où je n'avais vraiment pas confiance en moi, je ne m'aimais pas, ni moi, ni ma vie », confie-t-elle en naviguant dans les allées de la

galerie marchande où elle travaille. Se croyant sortie de l'ombre, Wanda va désormais se confronter à la froide réalité derrière son titre d'Ambassadrice. Un titre, qui jamais n'aura les honneurs des prime-times sur TF1.

Tous sont coupables

« J'accuse les réseaux sociaux, Instagram, Twitter, les affiches publicitaires, les téléréalités et tant d'autres. Tous ceux qui nous montrent des corps qui n'existent pas et des femmes parfaites dont le seul but est de faire fantasmer. Tous sont coupables, et c'est en partie à cause d'eux que des concours comme le notre restent dans l'ombre », s'emballe-t-elle. Pour la première fois, la retenue s'est envolée et c'est un sourire nouveau qui illumine la jeune femme. À la regarder, on a l'impression que Wanda veut crier au monde entier de se réveiller et d'ouvrir les yeux sur ce qu'est une femme aujourd'hui. Le message manque-t-il de relais ou la société ne

serait-elle pas prête à l'entendre ? Certains chiffres témoignent : une dizaine de candidates seulement lors de l'élection Ambassadrice Midi-Pyrénées, aucune annonce à la télévision ou à la radio, de minces échos dans les journaux locaux. « *Mais dans le fond, personnes n'intéresse vraiment à ce que l'on fait* », se désole Wanda en reprenant de plus belle : « *En plus, les cibles et les victimes de toute cette propagande de la perfection, ce sont les adolescents ! Il faut savoir faire le tri dans ses abonnements, parfois je boycotte certains comptes. Ceux qui abusent et passent leur temps à nous dire comment être belle pour les autres.* » Femme de l'ombre, Wanda confesse pourtant ses rêves de lumière. Comme un oiseau en cage, elle s'efforce de répéter que chacun doit s'accepter comme il est. Son compagnon, Louis Rouby, ne connaît que trop bien la chanson. « *Je suis très fier d'elle bien sûr. Depuis son élection, elle aide, au travers d'associations, des personnes handicapées qui veulent se sentir belles, elle leur donne des cours de maquillage, se déplace, bref, elle se donne... Mais je sais que ce qu'elle veut le plus au monde, c'est que les mentalités changent. Que la majorité comprenne qu'être une femme ce n'est pas simplement ressembler à Miss France* », développe-t-il à l'évocation de sa dulcinée. Libérée de ses complexes, Wanda irradie aujourd'hui face à son reflet, une étincelle dans les yeux, comme si son combat ne faisait que commencer.

Thomas Duran

Une ombre au tableau

Vendanges tardives

Travailler la vigne, Pierrette s'y est attelée toute sa vie, dans l'ombre de son mari. Comme nombre d'agricultrices de sa génération, cette exploitante viticole de 83 ans perçoit une retraite mensuelle de 500 euros. Une somme misérable pour des années de travail acharné.

Vendanger l'été, entretenir les vignes tout au long de l'année, s'occuper des animaux et cultiver le potager. Ces tâches, Pierrette les a accomplies et répétées toute sa vie. Sans relâche. Elle a commencé par aider son père, puis son mari. « *La seule chose que je n'ai pas faite, c'est conduire le tracteur* », ironise cette octogénaire dans le salon de sa maison de Villelongue-dels-Monts, un petit village des Pyrénées-Orientales. Cette bâtie, à la façade en pierre, typique de la région, elle et Jeannot l'ont construite en 1963. À deux pas de l'exploitation familiale des Gino-vart, les parents de Pierrette, agriculteurs eux aussi. Le travail de la terre, cette mère de deux enfants l'apprend dès son plus jeune âge. Du haut de ses huit ans, elle ramasse les sarments, ces petits rameaux de vignes desséchés comme du bois, utiles pour allumer un feu. Des efforts qui ont marqué son corps et son visage, sillonné de rides. En hiver, ses mains et ses pieds, bouffis par les engelures, la brûlaient. Les crevasses la démangeaient et pourtant, il fallait continuer de travailler. « *J'ai connu des souffrances, c'est inexplicable* », soupire-t-elle sans s'appesantir.

Le prix d'une vie de labeur

Pierrette ne s'est jamais plainte. Mariée à Jeannot depuis 66 ans, cette gaillarde a accepté sa condition sans broncher. Ni statut, ni salaire, ni considération de l'État. Une petite main invisible dans la France des années 60 parmi tant d'autres femmes d'agriculteurs. À la retraite depuis 30 ans, elle perçoit aujourd'hui une pension de 500 euros mensuels. Une somme inférieure au minimum vieillesse, fixé à 906,81 euros. « *À la retraite de Jeannot en 1986, j'ai récupéré un tiers des terres. J'ai cotisé pendant cinq ans et on m'a concédé une pré-retraite à 56 ans. C'est le seul avantage que j'ai eu* », détaille Pierrette, amère.

Une maigre consolation, aux yeux de celle qui a dû développer des activités annexes pour améliorer



© Manon Warnau

l'ordinaire et payer le crédit de la maison, tandis que les revenus de Jeannot couvraient les dépenses quotidiennes.

En 1963, cette Catalane à l'accent rocailloux sillonne les villages alentour pour commercialiser ses volailles.



© Jeannot Cabré

« Je me débrouillais bien avec ma deux chevaux ! J'avais une belle clientèle. Je devais vendre cinquante volailles par semaine et elles partaient comme des petits pains ! », se rengorge-t-elle tout en se redressant pour rechercher des photographies qui témoignent de cette époque. Chaque nuit, avant ses expéditions, Pierrette plume poulets et pintades à la main. Elle se charge

aussi des démarches administratives de la propriété de quinze hectares. Chaque année, l'exploitation produit 85 500 litres de grenache noir et de cabernet-sauvignon. Déclaration de la moindre parcelle, attestations de rendement... elle croule sous la paperasse depuis que le couple a racheté les terres qu'il louait jusqu'à présent. « C'est elle qui s'occupait de tout. Je n'ai jamais touché à un papier et peut-être qu'il le valait mieux ! », se marre Jeannot, confortablement installé dans son

fauteuil en velours couleur rouille. « Le seul découvert que l'on ait eu s'élevait à un euro. C'était une erreur de calcul et cela ne s'est jamais reproduit ! Pourtant on avait de nombreux crédits sur matériels et sur

parcelles. Mais j'avais tout en tête, un véritable ordinateur ! », s'enorgueillit Pierrette. Une rigueur qu'elle n'a pas perdue, puisqu'aujourd'hui encore, elle

consigne dans son carnet de ménage toutes ses dépenses quotidiennes.

Cultiver ses droits

Durant 35 ans, le statut de Pierrette n'a pas évolué. Épouse, il faudra s'en contenter ! En 1980, elle et Jeannot ont bien essayé de changer la donne. Mais le coût des cotisations mutualistes est trop important. Leur requête est annulée. Alors, Pierrette continue à s'activer

dans l'ombre. À prendre soin aussi de sa famille, de sa maison et de son potager.

Il a fallu attendre la loi d'orientation agricole de 2006 pour que les épouses d'agriculteurs s'impliquent régulièrement dans la gestion et les travaux de l'exploitation de leur conjoint, sortent enfin de la clandestinité. Elles peuvent maintenant se prévaloir du statut de conjointe-collaboratrice, salariée ou co-exploitante.

Une conquête tardive et relative : la mutualité sociale agricole souligne qu'en 2019, les femmes représentaient 27,1% de la population active non-salariée agricole. En clair, nombreuses sont celles qui travaillent encore pour la gloire. En servant le café, Pierrette se félicite que les temps changent enfin.

« Avant, l'homme était l'Homme avec un grand H », commente celle dont le fils aîné, Philippe, assure la relève.

La terre, les vignes, Pierrette les chérit pourtant. Elle n'est pas peu fière de les avoir travaillées. Par amour du métier, malgré tout.

Manon Warnau

Objet Queer Non Identifié

La nuit, il brille sur scène en tant que Mika Rambar vêtu d'un string à paillettes et d'une perruque blonde. Le jour, Michael Martial boit du thé détox aux côtés de son chat Bacchus et de son mari. Rencontre avec un ovni du genre.



© Joss Solorzano

Une immense porte en bois gravée dans un cos-su immeuble toulousain à quelques mètres du marché Cristal, voilà où je viens de toquer. Sur le seuil, des décors de temple romain surmontés de flammes incandescentes. L'homme qui m'ouvre la porte affiche un sourire timide. Il n'est pas le personnage extravagant qui danse nu sur scène et sur les réseaux sociaux. Michael est petit, légèrement trapu, en jogging gris. Loin du glamour et des paillettes de son double, Mika Rambar. Il arbore un crâne rasé et des taches de rousseur picorent sa peau mate de créole. Quelques rides étirent ses yeux rieurs. Il m'invite à entrer dans son « *cabinet de curiosités* ». Un immense appartement de type haussmannien, avec double salon, sofas en velours, miroirs à n'en plus finir et cheminée en marbre. Icônes, toiles, godemichets exposés sur le bar, fauteuils léopard et derrière une rangée de barbies déstructurées, une photo de lui, nu. « *Un thé détox ? Ça ne fait pas de mal avec tout ce qu'on s'envoie.* » Le ton est donné.

« *Introverti, sauvage et pudique* »

Michael est né à Castres le 17 septembre 1983, il grandit à la campagne entouré de ses parents, son frère et sa sœur. « *Mon père bossait dans une usine de bois et ma mère était vendueuse, ils sont séparés maintenant.* » Il se décrit comme un enfant « *introverti, sauvage et pudique* ». À l'image de sa famille, plutôt taiseuse au chapitre de la sexualité et des sentiments. Michael était lucide, conscient, déjà, de sa singularité. « *En CP, je suis tombé amoureux d'un CM2 qui s'appelait Thomas, j'ai toujours son visage en tête, c'est pour dire* », sourit-il. « *J'étais gay mais aussi le seul métis de ma campagne, deux motifs de discriminations à moi tout seul !* », décrypte-t-il. Ses parents comprennent et acceptent sans mot dire : « *J'étais très efféminé, j'aimais bien être excentrique, je n'avais que des copines filles, mes parents ont dû buguer mais je ne l'ai jamais senti.* » Michael n'a jamais divorcé de la timidité de son enfance. Il redoute chaque montée sur scène. « *Je n'ai pas confiance en moi, c'est extrêmement pénible, je suis un grand anxieux en fin de compte.* » Sa peur, Michael la maquille sous les traits de Mika, version fardée et déjantée de lui-même.



« *Mika Rambar, c'est plusieurs facettes de moi mais ne me parlez pas de personnage* », prévient Michael.

À l'évocation de ce terme, sa bouche se crispe : « *C'est essayer de me mettre dans une case, encore. Moi je suis gender fuck. J'emmerde les codes du genre.* » Mika n'est ni une drag queen, ni un artiste burlesque

à temps complet. « *J'ai plusieurs cordes à mon string* », sourit-il, un rien canaille. Performer, DJ, transformiste, plasticien... Impossible pour lui de se cantonner à un domaine. Mika Rambar, c'est la facette « *no limit* » de Michael. Un artiste sans genre défini, ni féminin, ni masculin. « *J'en mepaddepas, c'est à-dire que je ne rajoute pas de faux seins, de fausses hanches, c'est pour ça que je n'entre pas dans la case drag et ça me convient très bien* », explique-t-il.

Dancing Queer

Perruques blondes, rousses, brunes, frisées, lisses, manteaux de fourrure, de cuir, strings en latex, chaînes : le dressing de Michael

lui ressemble. Unique et provoc'.

« *J'ai envie de montrer mon cul, de montrer que c'est moi la grosse biatch, la fille provocante, que je fais ce que je veux* », scandent-il. Sur scène, il finit souvent en nu frontal. « *J'avais envie de dédiaboliser le corps parce que dans notre société, il y a cette censure. La*

nudité va être sale ou rapportée au sexe alors qu'on a tous des attributs génitaux, ce n'est qu'un corps », revendique-t-il. Un discours que le Michael de 19 ans, débarqué sur Toulouse un jour de janvier 2002, n'aurait jamais pu tenir tant sa pudeur l'enfermait. En spectacle, Mika exprime l'excentricité que Michaël bride au quotidien.

« *Alors que Mika Rambar est capable du meilleur comme du pire, Michaël est bienveillant, solaire, en proie au doute mais ne lâche rien* », détaille Stéphane Lafage, directeur du cabaret « le Kalinka » où il se produit régulièrement. « *Avant de monter sur scène, je m'accroche à Stéphane et je lui dis que je ne vais pas y aller, que je ne peux pas* »,

confie Michael. Stéphane veille sur celui qu'il a repéré sur les petites scènes toulousaines, fait grandir et éclore au grand jour. Quand il l'a connu, en 2015, Michael militait. « *J'étais très politisé, proche d'Act Up. J'ai beaucoup traîné dans les squats TransPédéGouine* », explique-t-il. Des lieux occupés de force par une branche radicalisée de la communauté LGBTQIA+. Cette « *rage* », il en est revenu au moment de l'émergence de Mika : « *Je me suis radouci parce que c'était trop violent, il y avait trop de jugements à l'emporte-pièce.* »

Madone

Michael et Mika Rambar affichent une fascination commune pour la féminité. Leur idole ? La Vierge. La déco de l'appartement en témoigne : la madone est partout.

« *C'est un personnage captivant, une femme énigmatique dans le christianisme* », commente-t-il. Michael n'est pas croyant mais vole un culte à ces représentations. Alors Mika Rambar en a fait un show : « *C'est un numéro où je la libère. Je porte une énorme vulve dorée et je finis en nu intégral.* » Certains crient au blasphème, Mika, plaide la beauté, « *l'hommage à la féminité* ». Sur sa playlist, Michael fait défiler Juliette Armanet, quand Mika, lui, performe sur Doja Cat perché sur des talons XXL. « *Choisir d'être une pute ou une salope que ça plaise ou pas* », voilà le credo de Michael. Avant de partir, il me lance en souriant : « *Je te vois au Bikini dimanche ? J'ai un show.* » Il attrape son chat gris bedonnant, me fait un signe de la main et referme la porte de son sanctuaire.

Laura Lude

Les lueurs de l'ombre

La cage dorée



© Téfécé

A l'aube d'une carrière prometteuse, Thomas Himeur est le troisième gardien du TFC. Rôle qu'il accepte en espérant, un jour, réussir à monter dans la hiérarchie.

Sur une de ces nombreuses terrasses de la place du Capitole, Thomas Himeur ne passe pas inaperçu. Doudoune beige sur les épaules, grosse écharpe autour du cou, ce grand gardien d'im87 s'installe sous les parasols chauffants. Les odeurs du marché de Noël de la Ville rose flottent dans l'air. Toulouse, sa ville natale. Alors, quand en juin dernier, le président du TFC, Damien Comolli, lui offre la chance de devenir professionnel, le jeune gardien n'y réfléchit pas à deux fois et signe son premier contrat. « *C'était une énorme fierté. C'est mon club formateur, mais également mon club de cœur. Je suis né ici, je vais au stade depuis que j'ai cinq ans. Cet immense honneur me pousse à donner le maximum tous les jours* », raconte-t-il des étoiles plein les yeux.

Quelques mois après cette signature, Thomas Himeur n'a pas encore eu l'opportunité de jouer avec l'équipe A. Le titulaire, Maxime Dupé, est très compétitif en championnat, tandis qu'Isak Peterson, le deuxième gardien, s'est illustré en coupe de France en sortant trois penalties lors de la même séance de tirs au but. Des performances qui ne laissent pas encore sa chance au jeune portier toulousain. Pas de quoi décourager, Thomas Himeur qui s'entraîne chaque jour avec les deux autres gardiens du club, ainsi que le groupe professionnel. Le week-end, il prend place en tribune ou repart jouer avec l'équipe réserve du TFC.

Cette situation ne le frustre pas, au contraire. Son rêve a toujours été de devenir footballeur. « *C'est le but d'une vie. Aujourd'hui, ma situation me convient. C'est vrai que ce métier est compliqué. La situation d'un footballeur peut très vite évoluer, dans le bon ou mauvais sens. Mais c'est à moi de me battre pour obtenir ce que je veux* » poursuit-il. En France, ils sont une cinquantaine, comme Thomas Himeur, à endosser le rôle de troisième gar-

dien d'une équipe professionnelle. Certains d'entre eux assument le fait de s'accommoder de ce rôle. En Angleterre, Stuart Taylor n'est apparu qu'à une seule rencontre de Manchester City en 3 saisons. Pire, il n'a joué que 10 matchs en 7 saisons. De son côté, Thomas Himeur, qui entame sa première saison dans un club pro se laisse du temps pour apprendre.

Plongée dans le grand bain

Pour autant, ses dix années passées au TFC n'ont pas été un long fleuve tranquille. Le poste de gardien de but est spécifique. Être le troisième gardien nécessite un mental d'acier afin de pouvoir toujours donner le meilleur de soi-même. Ce mental, le jeune joueur l'a construit depuis ses 15 ans et son intégration au sein du centre de formation. Une période difficile, entravée par quelques blessures, durant laquelle il était en pleine croissance. Des doutes sur sa capacité à pouvoir continuer oui, mais qui se sont toujours très vite dissipés. « *C'était principalement durant les périodes de blessures. Ce n'était pas facile à vivre. Mais d'un autre côté, j'étais pris dans un rythme où tu n'as pas trop le temps de douter. Ces périodes n'ont jamais duré très longtemps, heureusement* », confie l'ancien joueur de Saint-Orens.

D'autant plus que lors de ses années de formation, Thomas Himeur a eu l'occasion de se mettre en évidence. À seize ans, il est convoqué en équipe de France. Un moment fort, qui ne s'est jamais reproduit. « *C'était une sélection lorsque j'étais en U17, je n'y suis plus retourné depuis. Pouvoir représenter son pays, c'était génial* » se remémore le Toulousain. Avec le TFC, il y a aussi eu cette folle année de 2019, où lui et

ses coéquipiers jouent la finale de la coupe Gambardella, l'équivalent de la Coupe de France chez les jeunes. Des rencontres couperets, des moments pendant lesquels le jeune portier s'est retrouvé sous le feu des projecteurs. Il raconte cet instant comme l'un des plus beaux souvenirs avec son club formateur. « *Lors de la demi-finale, on va aux penalties face à Montpellier. Cet exercice, quand on est gardien, c'est un peu "tout bénéf". On a l'occasion de briller. Si jamais on ne va pas en finale, ce n'est pas vraiment de ma faute, mais d'un autre côté, cette séance m'a permis de briller* », révèle Thomas.

Droit au but

Le poste a beau être promis à un ratio de temps de jeu proche du néant, il requiert une totale implication de la part de l'intéressé. Bernard Leroy, entraîneur de Thomas Himeur à Saint-Orens pendant ces deux années de Benjamin (de 10 à 12 ans), se souvient d'un garçon qui a toujours voulu de ce poste. « *Il aimait ce rôle. À cet âge-là, peu de joueurs se battent pour devenir gardien alors que lui c'était le contraire. Thomas était sûr de son poste et voulait progresser* », raconte-t-il.

Thomas Himeur a bien compris que l'exigence était l'un des principaux facteurs pour réussir à faire son trou dans l'effectif. « *Je vis très bien le fait d'être troisième gardien. C'est ma première année en tant que professionnel. J'ai la chance d'avoir avec moi deux très bons collègues qui m'apportent beaucoup au quotidien et de qui je peux apprendre. Ensuite, le but va être d'aller gagner du temps de jeu. Mais il ne faut pas se précipiter. Je sais que si je bosse bien, les choses viendront toutes seules* », confie le portier toulousain. Son débit de parole est serein,

comme s'il possédait une dizaine d'années d'expériences derrière lui. Pourtant, rien n'indique qu'il aura, un jour, du temps de jeu au TFC.

Aujourd'hui, Thomas Himeur fait passer le groupe avant lui. Le jeune gardien se concentre pour réaliser la meilleure saison possible de son côté et se tient prêt lorsque l'on fait appel à lui en équipe réserve. Le titre de champion de Ligue 2 avec Toulouse est évidemment dans tous les esprits. Toujours est-il que Thomas Himeur reste patient, dans l'ombre, en attendant qu'une opportunité se présente pour retrouver la lumière.

Yohan Lemaire

DATES PHARES

Septembre 2015 :
Entrée au centre de formation

Août 2017 :
Equipe de France u17

Mars 2021 :
1er contrat professionnel

Les lueurs de l'ombre

Nostalgique anonyme

Street artiste dont les gorilles (r)habillent les façades de Toulouse depuis deux ans, Loïc L cultive l'anonymat. Récemment “outé” par le maire de la ville, il souhaite revenir à l’ombre des projecteurs.

« *L*e Capitole a la chance d'accueillir, ce matin et pour quelques jours seulement, l'œuvre de Loïc Leclerc, 'Kong' ». Loïc L. n'est pas près d'oublier ce tweet d'avril 2021, signé Jean-Luc Moudenc. En quelques signes, le maire LR de Toulouse a jeté en pâture l'identité du graffeur, qui jusqu'alors se la jouait undercover.

Entre deux chevalets et trois pots de peinture acrylique, on l'aperçoit difficilement. À l'abri dans son petit atelier, bercé par le violon d'une musique classique, Loïc L. réalise une nouvelle œuvre. Écharpe, bonnet, lunettes et longue barbe noire dévorent son visage. On pourrait

presque croire que l'homme cherche à se dissimuler. Sous les néons de ce repaire glacial, ce Toulousain de 48 ans se souvient du jour où il est passé de l'ombre à la lumière. Un jour de rage et de colère que le « père » de Kong, gorille le plus célèbre de Toulouse, aimeraient pouvoir effacer de sa carrière. « *Ça m'a gonflé !* », lâche l'artiste le sourire aux lèvres. « *Quand j'ai vu le tweet de M. le maire, je suis devenu fou ! Il y a eu un manque d'attention de sa part... On y voyait mon nom de famille écrit en toutes lettres. En un claquement de doigts, j'ai perdu mon anonymat* », détaille Loïc sans se départir de son calme. « *J'ai appelé le maire dans les minutes qui ont suivi l'affaire. J'étais hors de moi* », se souvient-il encore.



© Jill Bathurst

« Monsieur le maire était désolé. Malheureusement, il était trop tard pour rectifier le tir », confie-t-il. Loïc se redresse sur sa chaise, croise les bras et se raidit : « La peinture est une passion. Je fais des petits boulots à côté pour gagner ma croûte. À ce moment-là, je craignais que la révélation de mon vrai nom m'expose à des galères et me pénalise du côté professionnel du fait de l'il-légalité de mes créations », se remémore-t-il en jouant avec les quelques brindilles qui traînent sur la table. Dans la foulée de ce tweet, le Toulousain a reçu des dizaines et des dizaines d'appels. « Je demandais à tous ceux qui me contactaient de ne pas en parler autour d'eux. Je souhaitais que le moins de gens possible soient au courant. Malgré tout, ma tranquillité a été bouleversée », se désole-t-il.

Discret de nature, l'artiste n'est pas à l'aise avec sa nouvelle popularité à Toulouse. « Je n'ai jamais été exubérant. Par exemple, quand j'étais dans la musique, j'étais basiste. J'étais donc un élément important et pourtant, j'étais toujours celui à l'arrière, qu'on remarque peu ou pas du tout. Je n'aime pas être mis en avant. Ce qui me plaît, c'est briller dans l'ombre », avoue-t-il. Loïc peint depuis ses 14 ans et très vite, c'est devenu une passion. Aujourd'hui, il excelle dans le street art. Le graffeur aux idées très engagées, particulièrement dans la société, a trouvé un moyen d'expression puissant. L'anonymat permet d'exprimer des messages forts, qui

pourraient « gêner », tout en s'assurant une certaine sécurité autour de la justice notamment. « Toutes mes œuvres ont un lien avec l'actualité. Je ne mets jamais de texte sur mes peintures afin de laisser libre cours à l'interprétation. C'est un jeu à double tranchant. Pour les 20 ans d'AZF en septembre dernier, j'ai déposé, dans le creux de la

fontaine de la Cathédrale Saint-Etienne, une peinture d'une bonne-sœur qui porte un masque à gaz avec un chapelet à l'effigie de la justice. Ce tableau a beaucoup fait parler. La police passait

sans cesse devant. Et puis quelques jours après, ma peinture a disparu de son emplacement. On l'a volée, probablement parce qu'elle dérangeait trop », décrypté le Toulousain. Si aujourd'hui il est connu du grand public, Loïc n'a pas peur de continuer d'exposer ses peintures dans les rues. « Je ne me cache pas derrière mes idées. C'en'est pas parce qu'on est connu qu'on s'éloigne de notre ligne conductrice » martèle-t-il.

À la reconquête de l'ombre

Aujourd'hui, Loïc accepte de composer avec cette visibilité imposée. Sa sagesse, acquise dans sa jeunesse par ses expériences de vie, lui permet de rebondir. « Plus jeune, j'ai travaillé dans les pompes funèbres. Être confronté à la mort tous les jours, voir par quoi nous allons passer... ça fait réfléchir et ça me permet d'affronter les problèmes différemment », exprime posément ce père de famille. Finalement, passer

sous le feu des projecteurs, à la vue de tous, a ses avantages. « J'ai plus facilement accès à des lieux pour réaliser mes peintures. Par exemple, si je veux exposer au douzième étage d'un immeuble, je n'hésite plus à aller voir un des habitants de ces appartements pour qu'il puisse m'aider », se félicite Loïc. Ses créations lui rapportent désormais un revenu complémentaire : « C'est complètement nouveau pour moi. Lorsque j'étais caché par l'anonymat, je ne laissais pas la possibilité à ceux qui le souhaitaient de me contacter afin d'acheter mes peintures. Aujourd'hui, il y a de la demande et je vends à des prix pouvant dépasser les 300 euros », explique-t-il. Fidèle à ses valeurs, Loïc continue à s'effacer derrière ses créations : « Lorsque je sors déposer une œuvre dans les rues, j'essaie de me faire remarquer le moins possible. Je le fais tôt le matin, vers cinq heures, quand tout le monde dort. Les quelques personnes qui passent vont généralement au travail : elles ont la tête dans le gaz et n'ont pas le temps de regarder ce qu'il se passe autour », dit-il d'un ton enjoué. « Et puis... le trio bonnet, masque, écharpe me protège des regards », plaisante-t-il. Mais l'excitation, la folie, le piment de l'interdit manquent au Toulousain. Plein d'ambition, il aimerait conquérir Paris, incognito. Et pour cela, il place la barre haute : « J'aimerais exposer une de mes créations sur l'échafaudage de la Cathédrale de Notre-Dame de Paris, encore en reconstruction. Les demandes pour réaliser ce projet sont en cours ». Voilà un pari osé, à l'image de ses œuvres.

Jill Bathurst

La roue de l'infortune



© Marco Gasparini

Modeste couple de Pont-du-Casse en Lot-et-Garonne, Jacqueline et Jean-Pierre Becary ont gagné 2,5 millions d'euros au Loto en 1996. Ou comment passer de l'ombre à la lumière en une nuit.

Ils garderont du 8 septembre 1996 le souvenir du premier jour de leur nouvelle vie. « *Ce jour-là, on ne l'oubliera jamais* », soulignent Jean-Pierre et Jacqueline, aujourd’hui retraités et âgés de 74 et 69 ans. Dans leur salon de monsieur et madame Tout-le-Monde, à la tapisserie vieillie ne laissant pas apparaître leur fortune, l’enthousiasme se lit sur leur visage.

Ce dimanche-là, la nouvelle se répand chez les 4 000 habitants de la commune où ils résident. Journalistes, chaînes de télévision et radios souhaitent les rencontrer. Un souvenir particulier pour Jacqueline. « *Dans le village, les gens me dévisageaient. J'avais l'impression*

d'avoir commis un crime. Je me suis dit que ça allait être comme ça maintenant et je n'avais pas hâte », concède-t-elle.

Comme plus de 25 millions de français en 1996, Jacqueline joue au Loto, elle qui n’a rien d'une joueuse assidue. « *J'avais arrêté depuis plus de dix ans. Jean-Pierre et moi n'en voyions plus l'utilité. Ma patronne m'a proposé de jouer avec elle un jour. J'ai placé mes numéros habituels, mais le résultat n'avait rien d'habituel !* », s’enthousiasme-t-elle.

La première au courant de la nouvelle, c'est leur fille Christelle. Au vu de ses regards dans le vide, presque rêveurs, elle se souvient avec émotion. « *Je gardais leur maison. J'aperçais le ticket sur l'étagère donc je vérifie les numéros par curiosité et chacun d'entre eux se trouve être bon. Je n'osais pas y croire* ». Ils ont gagné 2,5 millions d'euros. L’existence de cette nounou et de ce ma-

gasinier change du tout au tout.

Le poids de la notoriété

Dans un premier temps, cette notoriété inquiète Jacqueline : « *Être populaire, ce n'est pas pour moi. J'ai découvert ça à 44 ans et je n'étais pas à ma place. On avait gagné de l'argent, pas accompli de grandes choses* », confesse-t-elle. « *On a pensé à l'époque suivre une thérapie, mais on ne l'a jamais faite par manque de temps. On le regrette un peu aujourd'hui* », déplore Jean-Pierre, qui se fait la voix de sa femme.

Avant le grand jour, Jacqueline garde des enfants et fait des extras dans un restaurant, tandis que lui est magasinier. Leur train de vie est modeste. « *On se faisait rarement plaisir. Jacqueline gagnait un SMIC, moi un peu plus, et l'argent qu'on mettait de côté servait à financer les travaux de notre maison. On faisait très attention* », admet Jean-Pierre. 2 millions et demi plus tard, le couple se fait plaisir. « *On a beaucoup voyagé grâce à cet argent. On a commencé par acheter deux voitures, chose inconcevable auparavant. On a vraiment fini les travaux de notre maison, là, où ça aurait pris des années auparavant* »,

s'accordent les deux. Une maison qui, avec sa piscine couverte et ses statuettes d'anges, sort aujourd'hui du lot parmi les autres demeures du voisinage.

Les semaines qui suivent, leur téléphone ne cesse de sonner. Depuis

leur victoire, ils acceptent toutes les sollicitations des médias. Une décision mûrement réfléchie par le couple. « *On estimait qu'on n'avait rien à cacher. Pour nous, c'est malhonnête de vivre avec un tel secret, et on craignait de dégrader la perception des habitants du village à notre égard* », confient Jean-Pierre et Jacqueline.

Brûlés par la lumière

Jacqueline arrête de travailler à la fin de l'année 1996, alors que Jean-Pierre, lui, continue. « *J'étais habitué à mon mode de vie. Je ne me voyais pas arrêter de travailler sur un coup de tête, donc je suis allé jusqu'à ma retraite en 2002* », affirme le septuagénaire aux idées bien tranchées. Une décision qui suscite l'animosité dans le village. « *Rapidement, des clients m'ont reproché de voler le boulot d'autres personnes, car je n'avais plus besoin de travailler. J'ai connu ces réflexions jusqu'à ma retraite* », regrette-t-il. En janvier 1997, les deux

se demandent s'ils ne devraient pas ralentir leur vie médiatique. Un événement vient confirmer leurs hésitations. C'est un sujet tabou, que le couple évoque rarement. C'est leur fidèle ami Alain qui en

parle le mieux. « *En mars 1997, Jean-Pierre reçoit un appel à son travail. C'est le buraliste du village qui demande des nouvelles de Jacqueline. Jean-Pierre est surpris et l'homme lui apprend que sa femme serait décédée, tout le village le répète. Jean-Pierre s'affole et quitte son travail* »

pour se rendre chez eux. La surprise, c'est qu'il trouve Jacqueline en train de faire du jardinage. Quelqu'un avait lancé une rumeur, ça les a profondément marqués », soupire Alain. « *On n'a jamais su qui avait répandu cette rumeur. Certainement des personnes jalouses, mais ça nous importe peu. C'est loin derrière nous maintenant* », témoignent Jean-Pierre et Jacqueline, encore déboussolés. Alors, le couple s'impose une diète médiatique et laisse le calme reprendre place.

Dorénavant, l'enfer médiatique est loin derrière eux. Pourtant, Jean-Pierre et Jacqueline continuent de diviser. « *Il y a des gens encore aujourd'hui dans le village qui nous reprochent de ne pas assez dépenser notre argent, mais ça ne regarde que nous* », exprime Jean-Pierre avec agacement. « *On a vécu presque 50 ans dans l'ombre et ça nous allait. Il a fallu attendre trois ans après 1997, mais on est retombés quasiment dans l'anonymat, et c'est mieux comme ça* », précise Jacqueline, de nouveau détendue. La lumière, le couple l'a connu en une nuit. Ils auraient aimé connaître à nouveau l'ombre tout aussi rapidement. Certains rêvent de popularité, mais il est parfois bien plus facile de vivre à l'ombre.

Marco Gasparini

DATES PHARES

Février 1947 et Mars 1952 :
Naissance de Jean-Pierre et Jacqueline

Septembre 1996 :
Victoire du gros lot du Loto de 2,5 millions d'euros

Janvier 1997 :
Voyage à l'île Maurice, premier cadeau payé avec l'argent gagné

Les lueurs de l'ombre

Buzz éclair

Pendant le premier confinement, Elisha Nochomovitz gagne une notoriété sur les réseaux sociaux aussi soudaine qu'inattendue en courant un marathon sur son balcon. Un an et demi après, il est retombé dans l'anonymat. Une célébrité éphémère vécue comme une parenthèse enchantée.

L'homme de 34 ans ouvre la porte de son petit appartement de Balma. Un grand gaillard d'1m90 pour 100 kilos. Plus rugbyman que marathonien, à la carrure d'un méchant de James Bond. Pour autant, Elisha se montre très souriant, ouvert et accueillant. Il s'installe sur la table de la cuisine. Les objets s'entassent. L'appartement est visiblement trop petit pour tout stocker. Chaque centimètre carré est mis à contribution pour ranger des dizaines de jouets pour bébé, des vêtements et autres babioles. « Désolé, c'est un peu le bazar, la naissance de mon fils il y a 5 mois a un peu tout chamboulé », s'excuse-t-il. « Tout est vraiment allé très vite depuis un an et demi. », ajoute-t-il en riant.

Départ canon

Le 15 mars 2020, Elisha Nochomovitz a prévu de participer, pour le plaisir, au marathon de Barcelone. Problème, le Covid-19 paralyse la planète. Forcé de se confiner dans son appartement, il ne veut pas gâcher sa préparation. Il décide alors, dès le premier jour de confinement, de courir ce marathon, mais sur son balcon. « Je me suis filmé spontanément, pour prouver que je ne trichais pas, je n'ai rien calculé, et ça a pris d'un coup. Je recevais tellement de notifications Instagram quand j'ai posté la vidéo, que ma montre connectée a disjoncté ». Du jour au lendemain, des médias locaux, nationaux, et



© Laurent VU

même internationaux commencent à le contacter pour des interviews. « *C'était fou, la télé est venue chez moi. Il y a même un animateur d'une radio néo-zélandaise qui m'a invité plusieurs fois dans son émission* », se souvient-il, les yeux brillants de nostalgie. Il décide alors de surfer sur sa vague de popularité. Il court un marathon chaque semaine et récolte des fonds pour des œuvres caritatives, comme *Un maillot pour la vie*, dont il est encore aujourd'hui un actif ambassadeur : « *C'était important pour moi de ne pas courir pour rien.* »

Fraîchement licencié de son restaurant à cause de la pandémie, le balmanais s'investit alors entièrement dans son rôle d'influenceur : « *Le Covid m'avait pris mon job et là il m'ouvrait des portes inattendues. J'ai commencé à rêver.* » Marie, sa compagne depuis 12 ans, s'improvise assistante : « *Je le filmais, je préparais des fiches avec les codes promos qu'il devait donner... Ça nous a beaucoup occupés.* »

D'un seul coup, sa communauté grossit, son compte Instagram rassemble plus de 23 500 abonnés. Il est mentionné sur des stories du Brésil jusqu'en Inde, par des personnes qui reproduisent son « marathon balcon ». Il engage une manageuse, enchaîne les partenariats : « *J'ai même tourné une pub pour Huawei. Des gens sont venus de Chine pour me filmer sur mon balcon !* ». Il lève les épaules et ajoute : « *Je me suis un peu pris pour une star.* » Mais sur les réseaux sociaux, plus qu'ailleurs, la célébrité est éphémère.

Second souffle

En mai 2020, le confinement touche à sa fin, en même temps que le buzz du « marathon man », et de celui de tous ces anonymes qui ont brillé sur

les réseaux pendant cette période. Pour le néo-influenceur, c'était presque un soulagement : « *Au début, cette aventure était incroyable, mais au bout d'un moment, ma routine faite de marathons, d'interviews et de posts Instagram était un peu lassante. Il fallait du nouveau.* » En juin, l'émission *Ninja Warrior* le contacte et lui propose de participer en tant que « star du confinement ». Le tournage est prévu pour septembre. Il accepte. « *Mon buzz s'est éteint en même temps que le confinement. L'émission était une chance de rebraquer les projecteurs sur moi* », confie-t-il. Finalement, il échoue au premier tour de la compétition, la faute à une courte préparation. « *Une course d'obstacles pour un mec de 100 kilos, ce n'est pas la discipline idéale.* Mais je me suis régaler », se souvient-il.

Pour rebondir, le « marathon man » a fait appel à sa détermination. « *J'ai souffert du deuxième confinement. Ma femme est tombée enceinte. Évidemment, c'est un heureux événement, mais moi, j'étais au chômage et moins actif sur les réseaux. Financièrement, c'était compliqué. Élever un enfant ça coûte cher donc je me suis dit, pourquoi pas me servir de Ninja Warrior comme tremplin pour me relancer* », explique-t-il. Le colosse a bien conscience qu'il ne durera pas sur les réseaux, alors il joue son va-tout. Il réclame de l'aide auprès de la mairie pour obtenir un emploi. « *J'ai souvent cité la ville de Balma dans les interviews, j'ai voulu qu'on me renvoie l'ascenseur. Grâce à ça, j'ai très vite trouvé un poste d'animateur dans une école. Ça m'a*

relancé dans la vie. Aujourd'hui, je me régale, les gosses m'appellent Ninja Warrior », s'esclaffe-t-il. « *Je n'ai jamais rien calculé depuis que j'ai percé, mais là, j'avais besoin de prendre ma part du gâteau* », ajoute Elisha Nochomovitz.

Après *Ninja Warrior*, la page « marathon man » s'est définitivement tournée. « *J'ai arrêté de courir, j'ai arrêté les réseaux. En mai je me suis même fait pirater ma page Instagram. Je n'y ai plus accès* », raconte Elisha en montrant son balcon envahi de bric et de broc : « *Comme ça, je suis sûr que je ne passerai plus des heures à courir dessus.* » Sa

compagne est aussi soulagée d'en finir avec cette aventure : « *C'était super de partager ça avec Elisha. Je suis très fière de ses accomplissements, mais aujourd'hui je préfère qu'il se consacre à 100 % au bébé.* »

Depuis sa courte, mais intense célébrité, la vie du Balmanais a pris un virage à 180 degré : « *Tout arrive pour une bonne raison. J'ai bien profité et aujourd'hui, j'ai un fils, un nouveau job, j'ai obtenu le permis, tout ça m'a aidé à passer à autre chose.* »

Parfois, par excès de nostalgie, il tape son nom sur Google et retrouve les interviews, les reportages. Il réalise la portée de ses actions : « *Je pense que j'ai marqué l'histoire du confinement. J'ai été un exemple pour certains. J'ai livré un beau message de dépassement de soi. Le reste, ce n'est que du bonus.* »

Eliot Poudensan

Les lueurs de l'ombre

De l'ovalie au troquet



@Bastien Loubet

Thierry Jullia est un ancien rugbyman professionnel. Sa retraite sportive, il la passe derrière le comptoir de son bar dans son village natal, à l'ombre des Pyrénées.

Sa voix grave et rocailleuse résonne au-delà de la terrasse de son bar, jusqu'au centre de la place de Montréjeau, petite ville haut-garonnaise, au pied des Pyrénées. Le patron ici, c'est Thierry Jullia. Dans les années 90, il était parti à l'assaut de la capitale, un ballon ovale dans les bras. Il a le profil type du rugbyman. Les deux décennies passées peinent quand même à dissimuler la carrure d'un homme habitué au combat que nécessite le rugby.

« Jules », comme on le surnomme, a pratiqué son sport pendant près de dix ans à un niveau professionnel. En 1999, il est revenu vivre dans le Piémont pyrénéen, quittant les projecteurs des terrains parisiens au profit des lumières plus intimes et chaleureuses de son petit troquet. Certains sportifs professionnels vivent parfois une

fin de carrière émotionnellement éprouvante et une retraite psychologiquement difficile. Lui, a su reprendre une vie normale, loin de la pression de Paris. Un retour à l'ombre réussi.

À l'intérieur du bar, entre les habitués concentrés sur leur partie de belotte et quelques jeunes du club du coin, Thierry est dans son élément. Depuis qu'il a quitté Paris, l'homme de 53 ans n'en est pas à son coup d'essai. C'est déjà son deuxième bar dans le Comminges, après avoir également tenu une boîte de nuit qui laisse de bons souvenirs, d'après les quelques clients. Au détour d'un café, l'ancien rugbyman revient avec plaisir sur son passé dans le sport de haut niveau. « *Je préfère prévenir, je n'ai pas eu une carrière à la Fabien Pelous ou Serge Blanco* », dit-il avec un sourire communicatif. *En fait, je*

n'aimais pas les entraînements, ce n'était pas pour moi. Ce qui m'intéresse dans le rugby, c'est le côté festif et familial. Je voulais jouer le plus haut possible sans trop forcer et je suis arrivé assez loin, sans être programmé pour le sport professionnel depuis tout jeune. »

Ascension éclair

Tout est allé très vite pour le Commingeois. Ce n'est qu'à 17 ans qu'il commence le rugby, en junior à Montréjeau. Il s'installe comme l'arrière titulaire de l'équipe première, un poste majeur tant il est important dans le jeu, à la fois défensif comme dernier rempart, mais également offensif comme premier relanceur. C'est lors d'un match de montée en troisième division que le jeune homme est contacté par le président de l'US Métro Racing pour un essai. Un essai transformé puisque Thierry Jullia signe dans la foulée un contrat, un peu spécial, avec le club parisien en 1990.

À cette époque le rugby n'est pas aussi développé qu'aujourd'hui, certains joueurs avaient le statut de sportif professionnel, mais travaillaient également à côté, avec des horaires aménagés. « *J'avais un boulot mais on ne travaillait qu'un quart du temps d'un salarié normal. Le club étant une branche de l'Union sportive métropolitaine des transports, j'ai été embauché comme fonctionnaire à la RATP, et cela pendant mes neuf années à Paris* », raconte le quinziste. Pendant quatre ans, il foule les pelouses de ce qu'est aujourd'hui la Pro D2 avant de signer ensuite dans le club d'Antony, en banlieue parisienne. Une aventure qui débute en troisième division avant d'accéder à nouveau à la deuxième division française. En 1999, à 31 ans, « Jules » quitte la capitale et revient chez lui,

à Montréjeau.

« *Si j'avais été un peu plus sérieux, un peu plus vaillant, j'aurais pu jouer encore un peu plus haut, mais je me contentais de ça, ça m'allait très bien. J'étais jeune, à Paris, je gagnais quelques sous et c'était une sacrée expérience* », se souvient l'ancien joueur, avec une pointe de regrets.

Renvoi à la tranquillité

Aujourd'hui, seuls les anciens se souviennent du Thierry joueur de rugby, et lui rappellent qu'il a été une fierté pour son petit village natal, Pointis-de-Rivière, et de son club formateur, l'US Montréjeau. Dans son bar, aucune trace de son ancienne carrière. Pas de maillot encadré, d'écharpes, de photos ou de trophées, comme beaucoup peuvent le faire.

Son fils, Romain, qui est aussi son associé, raconte que même pour lui, c'était difficile à croire. « *J'étais tout petit quand on a quitté Paris, je n'ai aucun souvenir de mon père comme joueur. J'ai juste vu quelques vidéos et articles de presse, et ce qu'on m'a raconté de lui. Quand je te vois, dit-il en s'adressant à son père le sourire aux lèvres, c'est difficile d'imaginer un ancien joueur pro. Tu t'es vu ? T'as pas dû passer trop de temps à la salle de sport* ». Après une rapide joute de taquineries, Romain conclut : « *Les joies de travailler avec son père.* » Même s'il l'avoue volontiers, c'est une petite fierté d'être le fils d'un ancien rugbyman professionnel. Un léger poids, même, pour lui qui s'est es-

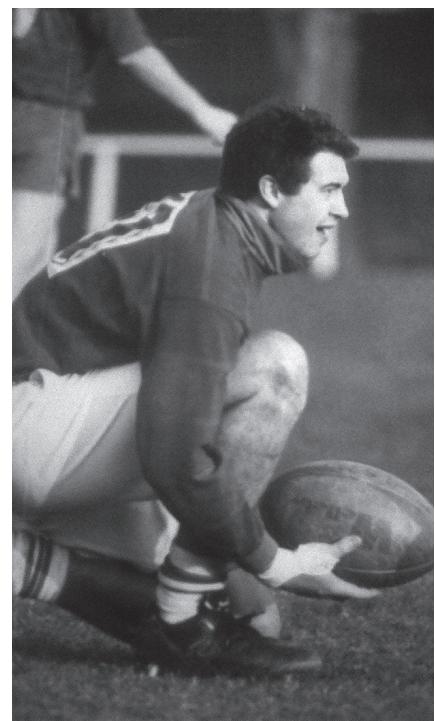
sayé au ballon ovale.

« *Il a même refusé une offre du Stade Français, en sachant les sacrifices à faire ensuite. Je pense que c'est quelque chose que je regrette plus que lui. Il parle avec plaisir de ses années parisiennes sans le crier sur les toits. C'est un bon vivant, un gueulard parfois, mais c'est quelqu'un de droit et de*

discret au final, sauf quand on le connaît bien », ajoute Romain.

Ce n'était pas la lumière qui attirait Thierry Jullia, même s'il s'en est approché de très près. L'ancien rugbyman semble aujourd'hui comblé par sa vie d'après, celle qui lui permet de partager au quotidien avec ceux qui l'ont vu grandir, qui l'ont vu partir, mais surtout, qui l'ont vu revenir avec dix ans de plus et les histoires qui vont avec.

Bastien Loubet



© Thierry Jullia

Les lueurs de l'ombre

Haut les cœurs

Véritable miraculé, Jean-Christophe Voise a reçu une transplantation cardiaque en 2017. Second souffle qui lui permet aujourd’hui de vivre pleinement sa nouvelle vie.

Lorsque l'on voit débarquer cet homme robuste et sportif, difficile de s'imaginer qu'il y a presque cinq ans, il était dans le coma en attente d'un miracle. D'un cœur, plus exactement. Jean-Christophe Voise, 51 ans, est un transplanté. Un de ceux que la vie a mis à terre et qui s'est relevé, non sans mal. En 2002, on lui décèle une cardiomyopathie. Une maladie qui réduit la capacité du cœur à pomper le sang riche en oxygène vers le reste du corps. Un mal qui est arrivé sans crier gare. « *On ne connaît pas l'origine. Impossible de savoir si c'était quelque chose qui est arrivé par le biais d'un virus ou si c'était dans les gènes, au niveau familial ou autre* », explique-t-il. Pour se soigner, Jean-Christophe va devoir attendre que la science progresse. Les médecins qu'il rencontre à l'Institut Pasteur et à l'Hôpital de la Pitié-Salpêtrière le lui disent : il faut gagner du temps.

Une attente qui va durer quinze ans. Il doit alors stopper toutes activités physiques, coup dur pour lui qui était très sportif. Ancien directeur d'agence dans le bâtiment, il arrête de travailler en 2012, épuisé par le stress inhérent à son travail, combiné à sa maladie. De 2002 à 2017, le cœur de Jean-Christophe résiste, mais s'use au fil du temps. Une usure qu'il ne ressent pas, car son corps s'est adapté, avant de céder. « *C'est un peu l'image de votre voiture. Elle fait du bruit, mais tant que ça tient, ça tient. Et le jour où ça lâche, on ne comprend pas pourquoi*



© Jean-Christophe Voise

ça a lâché », confie-t-il. Pendant quinze ans, son corps s'est efforcé de faire fonctionner un cœur en mauvais état. Et un jour de janvier 2017, alors que tout semblait aller pour le mieux, son cœur lâche.

Course contre la mort

Il est placé en hyper urgence, prioritaire pour un don de cœur compatible au niveau national. 96 heures durant lesquelles Sonia, son épouse, a son téléphone vissé à la main, en attente d'un appel qui lui indiquerait une bonne nouvelle. Mais rien n'arrive. Une véritable course contre la mort. « *Ça a été très difficile, parce qu'on attend un don, donc on attend un décès*, explique Sonia. *Il faut aussi expliquer aux enfants. C'est compliqué. Mais à la fois, c'est ce qui va sauver leur papa.* » Le 31 janvier à 8 heures, l'inespéré se produit enfin : Jean-Christophe va recevoir un nouveau cœur.

Il a désormais en lui le cœur de quelqu'un d'autre. Un homme ou une femme qui lui a sauvé la vie en perdant la sienne. Une présence continue qui vit en chaque transplanté. « *Le donneur, pour un greffé, c'est celui qui vit en nous, qui est avec nous, qui est là. Il est omniprésent* », s'émeut-il. Un cadeau d'une valeur inestimable dont il mesure l'importance. « *On a de la chance d'avoir été greffé, on ne doit pas faire n'importe quoi* », explique-t-il. Pas question donc de pousser son corps au-delà des limites. Pour cela, il faut apprendre à les connaître, et cela prend du temps.

A son réveil, Jean-Christophe ignore ce qui s'est passé. Un blackout de plusieurs semaines. Une période de coma durant laquelle ses proches étaient toujours à ses côtés : « *Ils ont vécu l'enfer dans le sens où j'ai été donné pour mort.* » Il lui faut tout réapprendre. S'asseoir, marcher, être indépendant. Dans les couloirs du CHU de Rangueil, il voit une affiche pour les Jeux Nationaux des Transplantés et Dialysés. Il se fait la promesse : dans un an, il y participera. Et pas pour faire de la figuration. « *Il a toujours été compétiteur, même avant la maladie, rigole Sonia. Quand il joue aux cartes, ce n'est pas pour perdre. Dans le sport, c'est pareil.* »

Coup de cœur

Avoir un nouveau cœur lui permet, après quinze ans

sur le banc de touche, de rechausser les crampons. Enfin, pas exactement les crampons. Il va plutôt enfiler les pointes d'athlétisme, le football étant prohibé pour un transplanté. Au mois de février 2018, il se présente au club à côté de chez lui. « *Il y avait trois entraîneurs qui étaient là. Je me suis présenté, disant que j'étais transplanté cardiaque et que je voulais m'inscrire au club d'athlétisme. Et là, un blanc. Au niveau sportif, ils ne savent pas ce qu'on peut faire ou ne pas faire.* » Avec eux, il va apprendre à connaître son corps, respecter ses limites. Après quelques mois d'entraînement, le 10 mai 2018, direction Boulogne-sur-Mer pour les Jeux. Il y découvre un monde où les gens se comprennent, sans même devoir se parler. Tous, comme lui, sont transplantés. Adversaires sur la piste, ils deviennent sa seconde famille en dehors : « *La grande famille des transplantés.* » Pour Sonia, qui l'accompagne, ce sont également des rencontres, celles des accompagnants, des personnes qui ont traversé les mêmes épreuves qu'elle. Ils savent ce que chacun a vécu, car ils l'ont vécu aussi. En 2019,

à Newcastle, les Jeux Mondiaux sont encore une occasion de rajouter du monde à cette famille. Avec un supplément, la fierté de porter le maillot de l'Equipe de France, de représenter son pays à l'international.

Ces deux dernières années, la crise sanitaire a mis les compétitions à l'arrêt. Le traitement antirejet qu'il prend le rend vulnérable aux virus, notamment

le Covid. « *Le greffon, c'est un corps étranger à notre organisme, explique-t-il. Il faut baisser nos défenses immunitaires pour pas qu'elles ne viennent attaquer le greffon. Donc la moindre maladie qui nous approche, on va l'avoir.* » Quand on enjoint les Français à se faire vacciner pour la troisième fois, lui a déjà dans son organisme quatre doses. Une protection essentielle qui lui permet aujourd'hui de vivre pleinement sa vie. Il n'a pas repris le travail, incapable physiquement de tenir une journée entière, mais a tout de même des journées bien remplies. L'entraînement, toujours, mais également de nombreuses autres activités. La chasse, la pêche, le bénivolat, notamment auprès de transplantés. Surtout, il n'est jamais seul, toujours entouré de ses proches. Une famille qui peut envisager un avenir plus serein auprès d'un père et d'un époux.

Elioth Salmon

Bad dessiné

Autrice et dessinatrice de webtoon, Morgane vit dans l'ombre de son œuvre. L'histoire qu'elle a créée en 2020 caracole en tête des abonnements mais de cette jeune femme de 24 ans personne ne sait rien. Oupresque.



Si je vous dis Georges Remi, ça ne vous dit rien. En revanche, si je vous dis Hergé, vous pensez aussitôt Tintin. Toutes proportions gardées, il en va de même pour Morgane ou plutôt Lief, de son nom d'auteure. Son histoire *Because I can't love You* (BICLY) comptabilise plus de 172 000 abonnés et chaque chapitre dépasse la dizaine de milliers de likes. Cette BD nouvelle génération sous format numérique se scrolle vers le haut pour faire défiler les images. Lief publie BICLY sur la plateforme WEBTOON France et les 57 chapitres de la saga sont classés numéro deux des webtoons français. Un phénomène. Pourtant l'Instagram officiel de Morgane, @lief_art, n'excède pas les 9 000 followers.

En 2020 au festival de la BD d'Angoulême, Morgane, diplômée de la Human Academy, une école de manga, présente BICLY à une conférence. « *Je rencontre les éditeurs de WEBTOON France et je leur montre BICLY mais sans attendre quoi que ce soit. Et ils me disent : on veut publier, le concept est trop bien.* », s'enthousiasme-t-elle, en rehaussant ses larges lunettes carrées. Munie de sa tablette graphique et forte de sa détermination, elle se lance alors dans l'éreintante aventure de l'hebdomadaire. Pour les webtoons, le contrat, c'est un épisode par semaine. « *J'ai bluffé, j'ai dit qu'un épisode par semaine, c'était faisable. Alors que c'est faux !* ». Elle explose de rire avant de se reprendre. Au chapitre de la rémunération, elle saute une page. Secret défense. Elle glisse tout de même qu'elle touche un salaire supérieur au SMIC. Suffisant à ses yeux.

La rançon de la gloire

Pour Morgane, la charge de travail est énorme : 70 à 80 heures par semaine, le nez sur sa tablette sept jours sur sept entre écriture du scénario et des dessins. « *À un moment, je ne mangeais quasiment plus parce que je ne*

me concentrais que sur le travail, du coup ma maman m'a dit "tu rentres" », confie un rien gêné celle qui a quitté son appart' d'Angoulême pour regagner le nid familial d'Avignon. Ses proches qualifient Morgane de « trop perfectionniste ». Incapable de déléguer, au risque de mettre sa santé en danger. « *Sa sensibilité et son pointillisme lui font vivre les choses plus intensément que la normale* », s'inquiète encore Chryselle, sa mère.

BICLY n'avait pas vocation à sortir de l'ombre. L'histoire est née d'une discussion entre Morgane et ses amies. Elles se concertent par messages vocaux et se fendent de quizz rigolos : quelle star épouser, quel chanteur choisir comme meilleur ami, et la liste des questions girly s'allonge. Entre les fous rires et les suggestions de ses copines, Morgane tient une idée. « *Je leur dis : imaginons, c'est des jumeaux, un mec et une fille qui sont en crush sur la même personne. Et après on a développé pour en arriver au BICLY d'aujourd'hui* », détaille-t-elle sans fanfaronner. Lors du lancement de son webtoon qui fait la part belle à l'homosexualité ou encore aux violences familiales, Morgane s'est embrouillée avec ces fameuses amies.

Depuis, silence radio. Charge de travail écrasante, santé précaire, soutiens évanouis... Elle fatigue et sombre dès la publication du premier chapitre en août 2020.

Sur les réseaux sociaux, la timide dessinatrice tait son mal-être. « *Dès que je décrochais du dessin, j'allois souvent pleurer dans mon lit. J'étais vraiment très triste en fait, ça n'allait pas du tout* », confie-t-elle. Elle sollicite alors son éditeur et négocie une pause de deux semaines, soit deux samedis sans chapitre. « *J'étais au bout du rouleau, physiquement, psychiquement c'était plus possible. Je devais me reposer et faire le point* », concède-t-elle.

Alors qu'elle tente de remonter la pente, les commentaires négatifs, minoritaires, se font plus virulents. Rançon de sa notoriété naissante. « *Sur WEBTOON, le fait qu'il y ait un espace commentaires sous chaque chapitre peut être un avantage car on a le retour direct des lecteurs mais c'est aussi un in-*

convénient », justifie-t-elle. Cachée dans l'ombre de BICLY, Morgane n'a pas plus de réalité qu'un avatar. Facile à discréder.

To be continued...

Lors de sa pause, sa petite communauté l'a tout de même gratifiée de retours positifs. « *Instagram c'est un peu ma "safe-place". Les gens sont adorables* », se recon-

forte-t-elle avec un sourire qui laisse découvrir ses pommettes.

Presque un an et demi après le lancement de son webtoon, les attaques l'atteignent moins. « *Au final, ça m'a permis de m'amé-*

liorer en dessin car à chaque fois, je me disais : tu trouves que ça c'est nul ? Très bien, je vais faire encore plus d'efforts. » Morgane, ou l'art et la manière de dénicher du positif dans le négatif.

Réconciliée avec son public, elle envisage de bientôt quitter le domicile familial. Ses proches sont formels : Morgane a gagné en maturité au fil de l'aventure. « *Quoi de mieux pour un auteur que d'utiliser son oeuvre comme défouloir thérapeutique ? BICLY est arrivé au bon moment* », estime Lucie, l'assistante et amie de Morgane. Enfin libre de se mettre au vert et de prendre quelques jours pour elle avant d'attaquer la saison deux, elle a hâte : « *de publier à nouveau pour avoir cette dose de bonheur chaque samedi.* » Priti et Cole, les jumeaux de la série, eux aussi sont ravis.

Louane Jean



©lief_art

Les lueurs de l'ombre

Copié-clowné

Michel Pomme est clown depuis 20 ans. Un personnage qu'il a longtemps refoulé jusqu'au jour où il apprend que son père l'était aussi. Il trouve, grâce à cet alter ego, le parfait équilibre entre ombre et lumière.

« *L*'homme est moins lui-même quand il est sincère, donnez-lui un masque et il dira la vérité ». Assis sur sa chaise en bois dans sa petite cuisine, Michel Pomme paraphrase ici Oscar Wilde. Mais il n'a pas besoin de masque, ni même de son nez rouge et de ses grandes savates pour se livrer sur sa vie. Sa vie et celle du personnage qu'il a créé. En l'occurrence, le clown Pom dont il enfile le costume depuis plus de 20 ans maintenant. Qui lui permet de « prendre la lumière tout en restant dans l'ombre », comme il aime à dire.

illumination

Le clown Pom est la face cachée de Michel. Il naît le soir de Noël 1995 alors que Michel est cloué sur un lit d'hôpital après un accident du travail alors qu'il était décorateur scénique. Il a 35 ans et souffre d'une hernie discale. Entre deux opérations de la colonne vertébrale, Michel a une révélation. « *Je regardais la télévision, affalé sur mon lit et tout d'un coup j'ai vu un hippopotame nager sous l'eau* », révèle-t-il, avec un sourire laissant apparaître une denture espacée. « *Comment un être si gras peut-il dégager tant de grâce et que ce soit si drôle ? À partir de ce moment, j'ai su que je voulais être clown* ». Ce soir-là, Michel entrevoit la lumière. Malgré la réussite de ses opérations, il est reconnu travailleur handicapé. Il bénéficie d'aides pour se former à un emploi adapté mais sait qu'il ne pourra pas reprendre sa vie d'avant.

Avant d'être clown, Michel agit en coulisses, dans l'ombre. Il est décorateur scénique sur des pièces de théâtre. Un métier qu'il exerce pour se rapprocher du feu des projecteurs. « *J'ai toujours été attiré par la scène* », reconnaît-il les yeux dans le vide, rêveur. Une ambition



©Hugo Martin

que'il nourrit pendant 20 ans sans jamais oser franchir le pas.

Drôle d'héritage

« *Au fond, je crois que j'ai toujours eu un clown en moi* », dit ce sexagénaire en montrant sa collection de masques. Et sûrement même dans ses gènes. À l'âge de 20 ans, Michel apprend la disparition de son père. Le jour de son enterrement, il fait du tri dans la chambre parentale lorsqu'il tombe sur un coffre au fond d'un placard. A l'intérieur, il découvre un déguisement de clown. Sa mère lui révèle que cette tenue appartenait à son père. Ce dernier était clown sans que son fils Michel ne le sache. « *J'ai connu mon père très âgé. Je suis le dernier d'une fratrie de six enfants. Puis il n'était pas souvent présent* », se remémore-t-il.

Ce fameux soir de Noël 1995, le père de Michel s'est invité dans sa tête. « *J'ai repensé à mon père et me suis dit que c'était ma destinée* », explique-t-il, sa casquette Kangol 504 grise toujours bien visée sur la tête. Il commence alors à écrire l'ébauche de son spectacle qui deviendra l'œuvre de sa vie. De l'écriture de la pièce, jusqu'à

la création du costume en passant par le décor, tout est pensé et conçu par l'ancien décorateur scénique. Le personnage du clown aussi, qu'il décide de nommer Pom.

« *Michel a su créer un clown qui est un parfait mélange entre le clown traditionnel et celui plus contemporain* », détaille Françoise, une clown avec qui Michel a collaboré. Sur scène, Pom est toujours accom-

pagné de son accordéon. Son spectacle, long de 45 minutes, est une continuité de gags au service d'une histoire fil rouge. L'histoire d'un anniversaire oublié qui engendre des péripéties. Avec en guise de clou du spectacle, « la valse de Papillon ».

Pom' d'amour

Durant son processus de création, Michel s'inspire énormément de la commedia dell'arte. Lui qui est un passionné de théâtre prend aussi des cours en parallèle pour peaufiner son jeu. Pendant cinq ans, il va écrire, coudre, fabriquer, dans l'ombre. Il teste d'abord ses premiers sketchs auprès des enfants malades à l'hôpital. « *Une façon pour moi de rendre à l'hôpital ce qu'il m'avait donné* », confie le natif de Clamart en région parisienne. Puis il commence à se produire dans quelques salles toulousaines, notamment à La Cave Poésie. Il y fait la rencontre de René Gouzenne,

qui lui sera d'une grande aide dans le travail de déplacement sur scène. Il rencontre également d'autres clowns avec lesquels il échange sur la vision du

métier. « *Je suis un férus de comédie. Alors, dès que je croise un comédien, je ne peux pas m'empêcher de discuter avec lui* », révèle-t-il devant sa bibliothèque aux allures de caravane d'Ali Baba pour passionnés de théâtre. A l'écouter, on imagine volontiers Michel parler durant des heures de Polichinelle, Arlequin et autres personnages du théâtre napolitain.

Une passion héritée de son père. « *Quand j'étais enfant, il me racontait des histoires autour de ces personnages* », se souvient-il. Michel confie avoir longtemps souffert d'un manque affectif. C'est d'ailleurs ce qui le pousse à aller chercher l'amour du public. Dans le clown Pom, il y a beaucoup de Michel. À la fois une envie de faire passer des messages, tout en faisant rire. Son goût du partage avec les autres aussi. « *Au fond de moi, j'avais besoin de combler ce manque. Sur scène, je ressens la chaleur du public. J'aime communiquer, échanger avec lui* », dévoile-t-il.

Cela fait 20 ans que Michel joue le spectacle qu'il a créé : Il n'y a pas d'ombre à mon soleil. Nom qui deviendra par la suite : À l'ombre de mon soleil. « *J'ai choisi de supprimer la négation car cela signifie que j'accepte la lumière* », explique-t-il. Grâce au clown Pom, Michel a trouvé un équilibre. « *Je suis apaisé avec Pom, je satisfais mon ego* », ajoute-t-il. Car Michel a en fait toujours rêvé de la lumière sans jamais se l'avouer. Sans jamais, peut-être, en avoir le courage. En se réfugiant dans l'ombre de Pom, il s'en accappare la lumière, sans se brûler.

Hugo MARTIN

